

le **COURRIER**
de l'**UNESCO**



FÉVRIER 1990

ENTRETIEN AVEC
André Voznessenski

L'hospitalité



M 1205 - 9002 - 15,00 F



3791205015001 90020

confluences

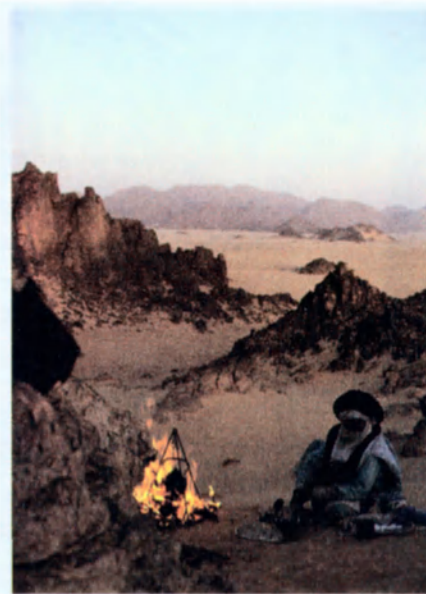
Pour cette rubrique « Confluences », envoyez-nous une photo (composition photographique, peinture, sculpture, ensemble architectural) où vous voyez un croisement, un métissage créateur, entre plusieurs cultures, ou encore deux œuvres de provenance culturelle différente, où vous voyez une ressemblance, ou un lien frappant. Accompagnez-les d'un commentaire de deux ou trois lignes. Nous publierons chaque mois l'un de vos envois.



Femmes à la fontaine, hommage à Poussin

1979, diptyque, huile sur toile (195 x 260 cm)
de Iba N'Diaye

Le peintre sénégalais Iba N'Diaye traite des thèmes proprement africains, mais en faisant des emprunts formels aux maîtres européens de la peinture à l'huile. Ainsi *Femmes à la fontaine* évoque les femmes de la Médina, un des plus vieux quartiers de Dakar, et reprend la composition d'*Eliézer et Rebecca* (1648) de Nicolas Poussin. Passant d'une culture à l'autre, l'artiste s'attache à résoudre leurs oppositions, leurs contradictions, en un syncrétisme remarquable. Pour le critique d'art Anne Dagbert : « N'Diaye réinterprète un thème qui est avant tout un thème-prétexte, vecteur du seul sujet qui importe vraiment : la peinture elle-même. »



4

Entretien avec
le poète soviétique
ANDRÉ
VOZNESSKI



9

L' HOSPITALITÉ

LES HONNEURS DU DÉSERT
par Joseph Chelhod

11

UNE ATTENTE D' HÔTES
par Georges Lisowski

17

À L' OMBRE D' UNE TRADITION EN PÉRIL
par Babacar Fall

21

L' ÉTRANGER, L' AMI
par André Kédros

25

KRUPA SINDHU ET LE VIEUX MENDIANT
par Prafulla Mohanti

29

AU PAYS DES MILLE ET UNE POLITESSES
par Yann Richard

30

LA PAMPA À BRAS OUVERTS
par Gregorio Manzur

35

DE L' HOSPITALITÉ AU DROIT D' ASILE
par José Augusto Seabra

39

41

EN BREF DANS
LE MONDE...

41

DIAGONALES

Le retour de l'Inca
par Perla Petrich

42

LA SCIENCE ET LES HOMMES

Une énigme scientifique :
la mort des dinosaures
par Léonard Ginsburg

44

MÉMOIRE

Paris 1190 : l'enceinte
de Philippe Auguste
par Arthur Gillette

46

PATRIMOINE

L'enfant et le patrimoine
par Frédéric Berthault

48

LE COURRIER DES LECTEURS

50

Ami lecteur,

L'aventure n'a plus d'horizon géographique. Il n'y a plus de continents vierges, plus d'océans inconnus, plus d'îles mystérieuses. Et cependant, les peuples demeurent par bien des côtés étrangers les uns aux autres, et les coutumes, les espérances secrètes, les convictions intimes de chacun d'eux continuent d'être largement ignorées par les autres...

Ulysse n'a donc plus d'espace physique à parcourir. Mais il a une nouvelle odyssee à entreprendre, d'urgence — l'exploration des mille et un paysages culturels, de l'infinie variété des pensées et des sagesses vivantes ; la découverte des multiples de l'homme.

C'est cette odyssee que vous propose *Le Courier de l'Unesco* en vous offrant chaque mois un thème d'intérêt universel, traité par des auteurs de nationalités, de compétences, de sensibilités différentes. Une traversée de la diversité culturelle du monde avec pour boussole la dignité de l'Homme de partout.

Notre couverture : Touareg préparant du thé à la menthe. Oasis de Djanet, sud-est de l'Algérie.

Couverture de dos : miniature indienne de l'école de Baroda (18^e siècle).

André Voznessenski

Le grand poète soviétique André Voznessenski s'affirme dès la fin des années 1950 comme l'un des chefs de file du renouveau littéraire qui suit la mort de Staline. Trente ans plus tard, à l'heure de la perestroïka, il parle, en poète toujours, de l'effervescence culturelle que connaît aujourd'hui l'URSS.

Vous présidez un comité formé en Union soviétique pour célébrer dignement cette année le centenaire de la naissance de Boris Pasternak. Quand on pense qu'il y a quelques années son célèbre roman, Le Docteur Jivago, était interdit en URSS et que le reste de son œuvre circulait pratiquement sous le manteau, on se dit qu'il y a quelque chose de changé dans la vie culturelle soviétique. Que signifie pour vous cet anniversaire ?

— Ce sera une occasion importante de célébrer non seulement la mémoire de Pasternak, mais la liberté de la littérature et des intellectuels soviétiques. *Le Docteur Jivago* n'est pas seulement un roman, c'est une figure emblématique — celle de l'intelligence tenant tête à toutes les intimidations. Pasternak n'était pas un politicien et son roman est on ne peut plus anti-politicien, et cependant il a eu un énorme retentissement politique.

C'est Nikita Khrouchev lui-même, alors à la tête du pays, qui a donné le signal de la campagne contre Pasternak ; celui-ci fut radié de l'Union des écrivains. Je ne crois pas que Khrouchev ait lu une seule ligne de Pasternak, mais il avait peur de l'intelligentsia et voyait en Pasternak et ses semblables une menace pour le régime.

Я башня Сухарева боярышня суриковская нессучившаяся текитеки сукровица убиенная мазуриками с ромбами и кубиками На Сухаревой башенке Иван Великий женится в Москве землетрясение как брачная кровать сдайте яйца сооружению на белке хоромам сто лет Иван Великий женится на Сухаревой башенке яе строитель Цеглоков красные дороженьки застелить велите! почему ж повалены миллионы толп?

По Сухаревой башне рыдай, Иван Великий!
Над Москвой белеет овдовевший столп.



Il est significatif que Pasternak ait confié à un éditeur italien le manuscrit du *Docteur Jivago* que la revue soviétique *Novy Mir* refusait de publier. En établissant des contacts avec l'extérieur, il traduisait notre propre désir d'ouverture.

Ainsi, ce que nous allons célébrer, ce n'est pas seulement la naissance de l'homme Pasternak, mais celle du symbole qu'il est devenu pour notre intelligentsia. Nous allons créer un musée Pasternak dans le village des écrivains où il avait une datcha, à Peredelkino. D'éminents écrivains du monde entier ont été invités à cette cérémonie, qui sera suivie avec passion, j'en suis sûr, par des millions de mes compatriotes.

Tout se tient : la littérature, la politique, la religion. Le Comité Pasternak compte parmi ses membres des libéraux en vue, mais aussi le Patriarche Pimène, chef spirituel de l'Église orthodoxe russe. La liberté d'expression et la liberté religieuse sont liées. Je suis d'autant plus heureux de cette commémoration, qu'il y a quelques années elle aurait été inconcevable. Je remercie également l'Unesco d'avoir inscrit Pasternak sur la liste des personnalités marquantes dont on célèbre le centenaire cette année.

En tant que poète, vous avez subi l'influence de Pasternak. Dans quelle mesure vous identifiez-vous à lui ?

— A quatorze ans, je lui ai envoyé des poèmes, et il m'a aussitôt téléphoné pour m'inviter à venir le voir. Dès lors, et jusqu'à 28 ans, j'ai été très proche de lui, il a été mon unique maître. A l'époque, il était persécuté par les autorités.

Bien sûr, il m'a influencé. Je suis tenté de dire hélas, car c'était un génie, et j'ai eu vraiment peur, à une certaine période, de devenir son esclave, de perdre mon identité. Je me souviens d'un été où il m'a montré des vers qu'il venait d'écrire... Plusieurs étaient identiques à des vers de ma composition que je lui avais montrés quelque temps plus tôt. « Tu vois, Andreï, me dit-il, j'ai tellement aimé tes poèmes que je me suis figuré qu'ils étaient à moi et je les



ai mis dans mon recueil. » J'ai d'abord ressenti une grande fierté à l'idée qu'il ait tant aimé mes vers, mais rentré chez moi, j'ai compris que quelque chose de terrible venait de se passer... mes poèmes avaient cessé de m'appartenir ; ils étaient devenus du Pasternak ! Pendant un an, je me suis tourné vers la peinture, j'ai tenté d'oublier la poésie. Et puis je me suis remis à écrire, et là, c'était bien moi qui m'exprimais. J'avais trouvé mon style. C'est de là que datent mes véritables débuts de poète.

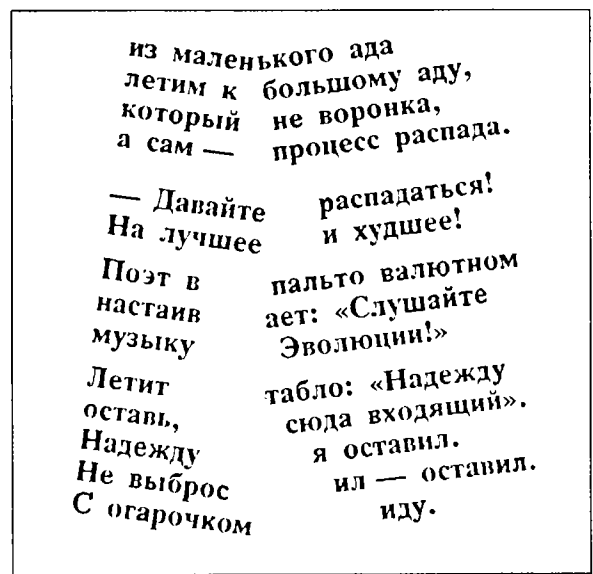
Comment définiriez-vous le génie poétique de Pasternak ?

— Je crois que sa technique et son style poétique découlent de son expérience de musicien, car très jeune il avait fait beaucoup de piano, beaucoup d'exercices. Or, chaque vers, chaque mot qu'il a écrit fonctionne exactement comme une note de musique, comme s'il frappait les touches d'un clavier. Il n'y a aucun vide, aucun remplissage.

Mais derrière la partition des mots, on perçoit une autre musique, celle de la conscience. Aujourd'hui, le monde entier est malade d'un manque de conscience. Cela concerne toute l'humanité. Or, il suffit d'ouvrir n'importe quelle page du *Docteur Jivago* pour entendre cette musique de la conscience. C'est l'œuvre à laquelle Pasternak tenait le plus, et elle se termine par ces mots prophétiques :

« La victoire n'avait pas apporté la lumière et la délivrance qu'ils en attendaient ; pourtant, un pressentiment de liberté flotta dans l'air tout au long des années d'après-guerre, résumant tout le contenu historique de ces années. »

Je crois que ces quelques lignes prennent un sens nouveau à la lumière de ce qui se passe en ce moment.



Ci-contre, récital poétique d'André Voznessenski. Salle Tchaïkovski, Moscou, 1978. En haut à gauche et ci-dessus, Poésies visuelles illustrant le poème Rhapsodie de la désintégration publié par le magazine de la jeunesse Yunost.

On vient de publier en Union soviétique un choix de poèmes de Pasternak tiré à un million d'exemplaires, et l'édition a été épuisée du jour au lendemain...

— Certains des grands ouvrages de la littérature universelle font chez nous des tirages impressionnants. En Union soviétique, nous avons des problèmes d'alimentation et de ravitaillement, et il y a peut-être à redire sur la qualité de la vie, mais notre public est littérairement très cultivé.

Tout en espérant que notre pays puisse atteindre le même niveau de vie que l'Occident, je ne voudrais pas qu'il abandonne en cours de route sa spiritualité et sa culture. N'est-ce pas l'un des buts de l'Unesco, que d'aider à la survie de la culture des petits pays comme des grandes nations ?

Parlez-nous de votre vie en tant que poète.

— Je ne compose jamais la plume à la main. Je marche dans la rue, ou de préférence dans la forêt, et au bout de deux heures j'ai un, ou deux, ou trois poèmes en tête. Et si je marche plus longtemps, le poème va prendre plus d'ampleur. En général, j'essaie de l'achever le jour même, quitte à changer quelque chose, ici ou là, par la suite. Demain, je ne serai plus le même. La couleur du ciel aura changé, et mon humeur aussi. J'adore Maïakovski, mais jamais je n'aurais pu écrire comme lui, à partir d'un calepin où il notait toutes les idées de rimes qui lui venaient. Même mes vers les plus réguliers, je les compose dans ma tête. Ne me demandez pas comment cela se fait, je l'ignore.

J'aime lire mes poèmes, mais je ne suis pas un acteur, et d'ailleurs je n'aime pas que des acteurs récitent mes vers, ils leur donnent un côté théâtral. Pour moi, réciter des vers, ce n'est pas du théâtre, cela fait partie du mouvement de la création. Quand je récite un poème, je me rappelle les circonstances où je l'ai écrit et je reproduis le processus de sa création.

Il m'est arrivé de lire mes poèmes dans un stade à Moscou devant 10 000 personnes. Mon record, si l'on peut dire, est de 14 000 personnes, mais je préfère de beaucoup m'adresser à un public plus réduit, de 2 000 personnes au plus. Moscou n'est pas le centre unique de la littérature soviétique. Dans des villes comme Novosibirsk ou Omsk, j'ai été également confronté à un public de masse qui s'intéresse à la poésie savante, pas à la poésie dite « populaire ».

Qu'en est-il de la nouvelle génération poétique ?

— Notre littérature est actuellement submergée par les mouvements d'avant-garde. On ne compte plus les groupes de jeunes poètes, à Moscou comme en province.

Les jeunes écrivains d'aujourd'hui sont confrontés à deux types de problèmes. Comme ils débent, ils sont tentés d'utiliser un langage poétique neuf, qui paraît souvent naïf et primitif. Par ailleurs, notre poésie, qu'elle soit d'inspiration lyrique, politique ou mystique, tend à s'enfermer dans des moules. Ces moules doivent être brisés.



Pouvez-vous dialoguer comme vous voulez avec l'Ouest, et trouvez-vous en Europe ou aux Etats-Unis un écho à vos préoccupations ?

— Je pense que les intellectuels de tous les pays forment une même nation. Aux pires moments de la guerre froide, des poètes américains comme Robert Lowell et Allen Ginsburg n'ont jamais cessé d'être mes amis. Aujourd'hui, il existe, par exemple, à San Francisco, un groupe intitulé *Language School Poetry*, très lié avec certains jeunes poètes russes qui vont dans le même sens et ont un peu le même style. Pour parler de ma génération, nous avons toujours eu de très bons contacts avec les poètes de la *beat generation*, Allen Ginsburg, Lawrence Ferlinghetti et Gregory Corso, même si ma poésie me rapproche davantage d'un Robert Lowell ou d'un W.H. Auden.

Vous croyez à l'universalité de la littérature ?

— Oui, on ne peut pas rester isolé. Ecrire dans une langue, c'est sentir qu'on appartient à une nation, mais au-delà de la langue et de l'appartenance nationales, les poètes ont quelque chose en commun — l'inspiration. Vient-elle d'ailleurs, émane-t-elle de Dieu, est-elle un pur instinct ? Une chose est sûre, sa source est la même pour tous les poètes.

Vous avez fait des études d'architecture. Diriez-vous que votre poésie est très « visuelle » ?

— Elle est visuelle parce qu'on vit à l'âge de la télé, de la pensée sur écran, dans un monde de l'image. Jadis les grand-mères nous racontaient des histoires qui commençaient par « Il était une fois... » Aujourd'hui, on regarde avant d'écouter, les jeunes préfèrent l'image au son.

Je suis aussi sculpteur et peintre. En tant qu'architecte,

j'ai collaboré avec l'artiste géorgien Zurab Tseretely à un monument érigé il y a trois ans, à Moscou, à la gloire du langage. Il fait 48 m de haut et se compose uniquement de lettres en métal des alphabets russe et géorgien.

Je crois que la littérature de 21^e siècle sera visuelle et musicale. Il y a quelque temps, j'ai fait des expériences musicales : réciter de la poésie russe sur scène en essayant de la mettre en musique. Maintenant, je pense à intégrer musique et poésie, et je m'efforce aussi de rapprocher la poésie des arts plastiques.

Le magazine de la jeunesse Yunost vient de publier un poème de vous intitulé « Rhapsodie de la désintégration », et vous avez déclaré à cette occasion que le mot « désintégration » avait un sens très particulier dans le contexte actuel de l'URSS. Qu'entendiez-vous par là ?

— Je suis un poète, pas un politique. Je sens que quelque chose se passe, mais je ne veux pas l'écrire à la façon d'un journaliste. Beaucoup de choses sont en train de se désintégrer en URSS et j'ai écrit là-dessus un long poème où tous les mots exprimant, par exemple, le nationalisme, les stéréotypes de la politiques, évoquent la désintégration. En russe, désintégration se dit *raspad*, ce qui donne à mon poème un titre très musical : « Rapsodia Raspada »

Pour moi, c'est une nouvelle étape. Le public russe en a assez de l'information exclusivement politique. L'an dernier, beaucoup de magazines et de journaux littéraires ont considérablement accru leur tirage, certains ont atteint plusieurs millions d'exemplaires, mais aujourd'hui, ils recommencent à perdre des lecteurs. Parce qu'ils parlent trop de politique. Ce que les gens veulent, c'est de la bonne littérature. C'est pourquoi je parle de la situation en poète, pas en journaliste.

Aujourd'hui, le peuple soviétique s'efforce de secouer une tradition millénaire d'esclavage, de trouver des solutions démocratiques. Des changements sont en cours et je m'efforce d'y contribuer en incitant systématiquement les gens à se défaire des stéréotypes enracinés, depuis si longtemps, en nous.

Mais je ne m'adresse pas seulement à mes compatriotes. J'essaie de trouver un symbolisme qui soit international. J'étais récemment à Jérusalem. C'était la première fois que

je me rendais dans ce lieu saint biblique. Jérusalem appartient à la fois à l'islam, au christianisme, au judaïsme — tant de choses réunies au même endroit ! Mes compatriotes sont aussi très attirés par la philosophie indienne. Mon pays est à cheval sur l'Asie et sur l'Europe, il est un trait d'union entre ces deux continents. Peut-être notre message aura-t-il aussi un sens pour les Indiens, et pour d'autres peuples d'Asie.

N'y a-t-il pas contradiction entre votre discours sur l'ouverture à la culture mondiale et la montée de nationalismes qui dressent de nouvelles barrières entre les nations ?

— C'est un problème dialectique. Je souhaite que mes compatriotes aient de quoi se nourrir tout en étant libres. Nous avons été incapables de résoudre ce problème au 19^e siècle, et au 20^e siècle, c'est Staline qui nous en a empêchés. Nous nous y attelons à nouveau aujourd'hui. Cela crée un risque de désintégration, mais je crois que le résultat final sera une nouvelle forme d'intégration. Jusqu'ici, l'intégration des Russes et des autres peuples s'est toujours faite par la force. La véritable intégration se fera par le choix démocratique, la coopération économique et le développement culturel.

Votre pays traverse une période de grande effervescence culturelle, où la poésie paraît jouer un très grand rôle.

— Aujourd'hui, l'explosion d'activité que connaissent les milieux littéraires concerne davantage la poésie que la prose. Il existe partout des cercles littéraires, dont un nombre impressionnant à Moscou. On compte de très bons poètes dans les groupes rock. C'est un phénomène important. Pendant des années, cela avait été interdit, mais maintenant la musique rock est partout, et c'est nouveau pour nous. Les poètes rock ont une production inégale, mais ils sont certainement moins inhibés que nous l'étions. On voit des jeunes réciter leurs poèmes dans les rues, notamment sur l'Arbat, la célèbre promenade de Moscou. Ils font ce que j'appellerais de la « poésie instantanée » en vendant leurs œuvres au public pour trois roubles, parfois même pour un rouble. Cela semble désormais faire partie de notre vie. J'espère qu'ils vont continuer à expérimenter, jusqu'à déboucher sur quelque chose de vraiment beau. ■





HOMMAGE A BENN (1905-1989)
Apparition II, huile sur toile (162 x 130 cm).

DANS la Grèce ancienne, l'étranger est accueilli comme l'envoyé des dieux. Dans l'Inde rurale contemporaine, il est toujours reçu comme une divinité. Chez les bédouins du désert, il devient le protégé de son hôte et de son clan.

Partager avec l'inconnu de passage le pain et le sel, l'asseoir près de l'âtre ou à l'ombre d'une véranda, lui offrir une couche pour la nuit sont, depuis l'aube des temps, un devoir sacré. A l'époque où il n'était pas encore protégé par les lois, l'étranger pouvait, grâce à l'hospitalité, trouver refuge dans une maison ou dans une cité. Dans les régions au climat rude, à la nature hostile — déserts, hautes montagnes, steppes — l'hospitalité relevait même d'une nécessité vitale.

Avec le développement des échanges et des voyages sur une vaste échelle, l'hospitalité s'est étendue aux pèlerins, aux marchands, aux agents diplomatiques, qu'on garantissait contre les exactions, les violences. Les grands voyageurs comme Marco Polo ou Ibn Battuta ont rapporté dans leurs récits maints exemples de l'hospitalité qui leur fut accordée, et sans laquelle ils n'auraient pas pu traverser l'Europe, l'Afrique ou l'Asie.

De l'hospitalité de jadis, que subsiste-t-il aujourd'hui ? Persiste encore, sans doute, une convivialité érodée par la vie trépidante des grandes villes, le manque d'espace vital, la banalisation des voyages, le tourisme de masse... Mais surtout, l'hospitalité s'institutionnalise, elle entre dans les lois, elle devient plus anonyme. Traités bilatéraux et conventions internationales régissent le statut de l'étranger, dans l'exil ou l'immigration, sauvegardent sa personne et ses droits. Ainsi la tradition d'hospitalité épouse-t-elle les nouvelles valeurs de la liberté et de la démocratie.



Dans les principes en tout cas, sinon toujours dans les faits. L'étranger se heurte en effet, bien souvent encore, à l'incompréhension et au mépris de la société où il passe. Les préjugés raciaux ou nationaux pèsent, parfois lourdement, sur celui qu'on appelle l'« immigré ». Il n'était donc pas inopportun, ici, de rappeler quelques-unes des traditions de cette hospitalité qui, jadis, fut une vertu si répandue et qui, aujourd'hui, attend d'être remise à l'honneur sous le double signe de la tolérance et de la solidarité.



Les honneurs du désert



PAR JOSEPH CHELHOD

Il y a deux aspects dans l'hospitalité : l'un, général, confine aux mondanités et se confond avec le cérémonial et le savoir-vivre de chaque peuple ; l'autre, particulier, crée des rapports spéciaux entre celui qui reçoit et ses invités. Chez les Bédouins, auxquels on devrait essentiellement s'adresser pour comprendre la nature profonde de l'hospitalité arabe, ces rapports, conformément au code d'honneur du désert, accordent à l'hôte des droits exorbitants en faisant de lui le protégé de son amphitryon. De simple acte de libéralité consistant à défrayer un étranger durant un bref laps de temps, l'hospitalité devient alors une véritable institution, qui confère à l'inconnu qu'on reçoit des privilèges quasi sacrés.

Sans doute, un tel changement de statut n'est pas exclusif au monde bédouin. Comme l'a noté l'historien Fustel de Coulanges dans *La cité antique* (1864), la nourriture préparée sur un autel et partagée entre plusieurs personnes établit entre elles une union indissoluble et fait de l'étranger qui a participé à ce repas un membre de la communauté religieuse. Mais l'hospitalité traditionnelle des Arabes du désert est à la fois plus large quant à sa conception et moins étroite quant à ses conséquences. De sorte qu'un simple verre d'eau dans lequel l'étranger n'aurait fait que tremper ses lèvres lui accorde tous les privilèges d'un somptueux festin. C'est que dans cette zone aride où évolue le Bédouin, le besoin de survivre a mis un frein à la loi du plus fort, substituant à l'anarchie un ensemble d'institutions salutaires, dont l'hospitalité. Par le don alimentaire, un étranger peut circuler librement dans le désert, sans autres contraintes que celles imposées aux autochtones eux-mêmes.

La première règle de l'hospitalité arabe est qu'elle est offerte à titre gracieux, même si elle doit se prolonger plusieurs jours. Le maître des lieux se sentirait offensé si on lui proposait une récompense en échange de sa réception. Mais cette gratuité ne constitue pas le trait essentiel du comportement des Arabes vis-à-vis du visiteur. Il existe en effet, chez eux, des règles de savoir-vivre

« Le Salut soit avec vous »,
écrit sur le sable le maître
d'une école coranique.

à l'usage de l'amphitryon, comme à celui de l'hôte.

Les bardes du désert ne tarissent pas d'éloges sur l'homme qui accueille avec empressement son visiteur, le régale et veille sur son bien-être. Mais ce que le poète admire par-dessus tout, ce n'est pas tant la bombance ou le raffinement du festin, bien qu'ils soient appréciés à leur juste valeur. Il est touché avant tout par la manière de recevoir. Pour qu'il la juge excellente, elle doit se manifester d'une manière concrète, se matérialiser par des signes extérieurs.

Le feu doit flamber haut et fort

L'hospitalité se signale d'abord par un bon feu de camp que le maître des lieux fait entretenir toute la nuit, afin d'indiquer aux voyageurs en quête d'un gîte qu'ils sont les bienvenus. Ce feu doit flamber haut et fort pour être vu de loin. Un seigneur généreux et hospitalier ne saurait se contenter d'un simple foyer. Il en allume un autre, au sommet d'une colline, qui éclaire le désert tel un phare au milieu d'un océan de sable.

On vilipende celui qui, par avarice, laisse mourir son feu, l'éteint sciemment ou le dérobe aux regards afin d'éviter les visiteurs. Cependant, le serviteur chargé de l'entretien du feu pourrait manquer de vigilance. Gagné par le sommeil, il le laisserait s'éteindre. C'est au chien de garde de le relayer et d'indiquer par ses aboiements répétés au voyageur la direction de la tente. Le poète vante les qualités d'un tel chien, dont les cris attirent les visiteurs. Il arrive néanmoins que même

son silence soit favorablement interprété : il serait la preuve de l'extrême hospitalité de ses maîtres « qui reçoivent si souvent que leurs chiens n'aboient plus, indifférents à l'ombre qui s'approche », dit un barde du désert.

Mais de toute évidence, il incombe avant tout au maître de céans de faire montre de ses qualités d'amphitryon. Dès qu'un visiteur est signalé, il accourt au-devant de lui pour l'inviter avant tout autre. Le sourire aux lèvres, il lui prodigue salutations et souhaits de bienvenue. Il ne doit pas lui demander son nom, ni l'interroger sur le but de son voyage et la durée de son séjour. Il ne peut s'enquérir que de son confort. Il lui appartient aussi de mettre son invité à l'aise, en se montrant aimable, prévenant, prompt à combler tous ses désirs. Celui-ci est ensuite convié à faire honneur au repas. L'amphitryon se tient à ses côtés, sans participer aux agapes, l'encourage à manger, lui choisissant les meilleurs morceaux. Il aura à cœur de n'abandonner son hôte que lorsque celui-ci manifestera le désir d'aller dormir. Tout devra être fait pour qu'il quitte le clan satisfait de l'hospitalité qu'il y aura reçue.

Quand on veut marquer de la considération à un hôte, on tue en son honneur un chameau, mesurant ainsi l'importance du convive à la taille de la bête qu'on lui sacrifie. On vante la grosseur des marmites dans lesquelles cuisent les aliments. Mais il serait de la plus grande inconvenance de tuer un poulet, bien qu'un tel usage soit courant chez les paysans : seule une bête du petit bétail est jugée satisfaisante. On en immole une autre si un nouvel hôte de marque arrive. Le sang doit





L'hospitalité bédouine.

couler car il servira à marquer la monture du voyageur du signe distinctif du clan qui le reçoit.

Néanmoins, l'hospitalité ne se mesure pas à l'aune de la chère. Elle est particulièrement appréciée quand elle est pratiquée en dépit de la modicité des moyens. Offrir ce qu'on a, donner en se privant et même au détriment des siens, telle est la règle d'or de l'hospitalité arabe. Ainsi, Théodore Lascaris (un émissaire de Napoléon) et son drogman syrien Fathallah Sâyigh se trouvaient chez les Bédouins Sardiyya, en Jordanie, quand ils furent hébergés par une pauvre et vieille veuve qui tua en leur honneur son unique mouton. « Grand-mère, lui dirent-ils, pourquoi ce gaspillage ? » Et ils s'attirèrent cette réponse : « Celui qui pénètre dans la demeure d'un vivant et n'y reçoit pas l'hospitalité, c'est comme s'il avait rendu visite à un mort. »*

Prince, prisonnier et poète

Les poètes arabes qui ont tant chanté les louanges et les qualités du parfait amphitryon, ne disent presque rien de l'hôte, celui-ci n'ayant, à leurs yeux, qu'un rôle passif et secondaire. En réalité, le code d'honneur du désert lui dicte, d'une manière précise, son comportement.

Celui qui reçoit l'hospitalité est à la fois un

émir, un prisonnier et un poète, disent les Bédouins. Il est d'abord un prince, car il a droit à tous les égards ; mais en échange, il doit se conduire en obligé. Il est intéressant de noter que le verbe *adâfa*, donner l'hospitalité, signifie aussi ajouter, annexer, lier. Celui qui est reçu est prisonnier de qui le reçoit, car il doit se conformer en tout aux directives du maître du lieu. Il doit notamment occuper la place qui lui est désignée, se montrer affable, ne point hausser le ton, accepter avec reconnaissance ce qu'on lui offre, ne fût-ce qu'un bol de lait caillé. Refuser le plat préparé à son intention, c'est être soupçonné de nourrir des sentiments hostiles pour son amphitryon. Il incombe à l'invité de respecter la demeure qui l'accueille, de marquer de la déférence pour les femmes et de s'abstenir de tout méfait. Une fois qu'il a quitté le clan, son comportement sera celui d'un poète : il chantera partout les louanges de la maison hospitalière et témoignera en tout lieu des égards dont il a été l'objet.

Celui qui manque aux règles de l'hospitalité en accomplissant une action blâmable (vol, tentative de séduction, mensonge) est à jamais déshonoré. Pour souligner la gravité de l'acte, le maître de la tente se saisit du plat dans lequel le repas fut servi, le perfore et l'envoie au clan de

* Fathallah Sôyigh, *Mémoires*, ouvrage encore manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de Paris. Il fut acheté par Alphonse de Lamartine lors de son voyage en Syrie en 1832. Celui-ci le fit traduire en français et le publia dans le tome IV de son *Voyage en Orient*.



JOSEPH CHELHOD, sociologue et anthropologue d'origine syrienne, est directeur honoraire de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) à Paris. Il a publié divers ouvrages et articles sur l'anthropologie socio-culturelle de l'Orient arabe. Parmi les plus récents, signalons un essai en trois volumes, *L'Arabie du Sud, Histoire et Civilisation* (Maisonneuve et Larose, 1984-1985).

l'hôte indélicat. par ce geste symbolique, il montre que les lois sacrées de l'hospitalité ont été violées. Le coupable est désormais traité avec mépris : son témoignage est refusé, sa compagnie délaissée et les portes se ferment sur son passage.

L'hospitalité arabe crée des rapports particuliers entre l'amphitryon et l'hôte : elle entraîne des obligations et des droits, et ce sont ces incidences juridiques qui lui donnent un cachet particulier.

Le droit du sel

Celui qui reçoit l'hospitalité devient une personne inviolable, un être quasi sacré dont la protection incombe à l'amphitryon, comme à tous les membres de sa famille, voire de sa tribu. Non seu-

lement on ne doit pas le livrer à ses ennemis, ni l'abandonner, mais en outre il est interdit de se venger sur lui d'un crime commis antérieurement à son admission sous la tente. Qui plus est, la responsabilité de l'amphitryon continue d'être engagée même quand son hôte a quitté définitivement le campement. Tant que le pain et le sel reçus sous la tente se trouvent dans le ventre de l'invité, il a droit à la protection de celui qui l'avait hébergé, à moins qu'entre-temps il n'ait reçu l'hospitalité ailleurs. C'est ce que les bédouins désignent par « le droit du sel ». Il procure au voyageur une sorte de sauf-conduit qui lui permet de se déplacer librement et sans crainte sur les terres soumises à la juridiction du clan hospitalier ou de ceux qui lui doivent allégeance ou sont en relation d'amitié avec lui.



L'hospitalité crée en somme trois droits fondamentaux auxquels toute atteinte exige réparation : le droit de la demeure dont l'immunité a été violée, le droit de l'hôte dont l'honneur a été outragé, le droit du sel qui n'a pas été respecté. La réparation, toujours très importante, est sans commune mesure avec le délit, qui peut être insignifiant : parole blessante, allusion désagréable, geste désobligeant. Elle incombe entièrement à l'invité. Celui-ci doit alors proclamer, dans trois demeures différentes, en tenant à la main une bannière blanche, que l'honneur du maître de la tente est sauf, que « son visage est blanc ».

Il est évident que les citadins et les paysans reçoivent aussi des étrangers, mais chez eux, les devoirs de l'hospitalité s'arrêtent au seuil de l'étiquette. Dans les villes arabes, la commensalité ne

Le thé à la menthe.

confère pas à ceux qui sont réunis autour d'une même table un privilège ou un droit particulier. Nombreuses sont les occasions où l'Arabe convie ses familiers et amis à honorer sa table : mariage, naissance, circoncision (ou baptême pour les chrétiens), retour du pèlerinage, nouvel an, fêtes religieuses ou anniversaires. Mais cette hospitalité reste en marge des règles coutumières. Elle crée seulement des usages qui relèvent du savoir-vivre. Il ne s'agit en l'occurrence ni de droits, ni de devoirs, mais de simples habitudes touchant le comportement en société.

Quant aux règles coutumières qui découlent de l'exercice de l'hospitalité selon le code d'honneur du désert, elles semblent aujourd'hui en voie de disparition, même chez les Bédouins dont le nombre rétrécit comme une peau de chagrin. A l'exception peut-être d'un dernier carré d'irréductibles qui vivent à la lisière du Rub'-al-Khâli, le monde bédouin aura bientôt vécu.

Le désert est vaincu par la mécanisation et le dromadaire détrôné par la voiture tout-terrain. L'hospitalité arabe, toujours généreuse et courtoise, subit le contrecoup de cette évolution. Des hôtels et des relais remplacent la tente noire de jadis, symbole d'un temps révolu dont on garde la nostalgie. Il en demeure néanmoins quelque chose. Avec le cérémonial et le faste, indissociables de l'hospitalité telle que l'Arabe la conçoit, celui-ci conservera toujours le souci de la « blancheur de sa face », qu'il craindrait de perdre en ne réservant pas à son hôte son plus chaleureux accueil. ■





Une attente d'hôtes

PAR GEORGES LISOWSKI

L'HOSPITALITÉ paraît être une vertu — si c'en est une — plus naturellement présente dans une civilisation campagnarde que dans une civilisation citadine. Or, les pays slaves sont encore très proches de la civilisation campagnarde de leurs aïeux et même de leurs parents. Pour qu'il y ait acte d'hospitalité, il faut que quelqu'un la demande pour qu'un autre puisse l'accorder. Demander l'hospitalité en ville, c'est mendier, demander l'aumône. Pourquoi s'adresser aux locataires du deuxième droit plutôt qu'à ceux du troisième gauche, au lieu d'aller à l'hôtel qui est en face ? A la campagne, où les auberges sont rares et les distances longues à parcourir dans les voyages, demander l'hospitalité est tout naturel.

La distance ! voilà quelque chose dont nous avons perdu toute notion. Nos fusées voyagent douze ans à cent mille kilomètres à l'heure pour aller photographier Neptune et nous ne pouvons plus imaginer qu'au début de notre siècle, avant l'avènement de l'automobile, il fallait une journée de voyage pour parcourir quarante kilomètres. C'était encore le cas avant la Seconde Guerre mondiale, au temps de mon enfance, aux confins orientaux de la Pologne. La station de chemin de fer la plus proche était à quatre-vingt kilomètres et le vieil autobus la plupart du temps en panne.

C'est dans un tel contexte qu'il faut replacer les « traditions d'hospitalité » slaves.

L'hôte est comme le poisson...

Dans le vénérable dictionnaire de la langue polonaise, le Linde, le mot « hospitalité » (*goscinnosc*) est délicieusement et naïvement défini comme une « envie d'hôtes ». Est-ce assez joli que d'introduire une notion de plaisir que l'on se fait à soi, d'une envie que l'on satisfait en rendant service à d'autres ? Mais cette envie est aisément explicable par l'isolement relatif dans lequel vivaient ces gens, l'ennui des mornes soirées d'automne et la curiosité des nouvelles du grand monde. Les visites rendues n'étaient pas limitées comme en ville à une heure ou deux : quand on avait mis la journée à parvenir chez le voisin, on restait généralement deux ou trois jours, parfois plus, en dépit de l'adage latin devenu plus ou moins proverbial dans toutes les langues européennes : « L'hôte et le poisson, passés trois jours, puent. »

Evidemment, cette sorte d'hospitalité suppose une certaine aisance. Elle s'exerce entre gens du même milieu et s'apparente moins à de la charité qu'à des mondanités : c'est un phénomène de



Veillée en musique chez des paysans polonais, vers 1935.



Une ferme dans les Tatras, massif montagneux du sud de la Pologne.

L'intérieur d'une maison paysanne de la Petite Pologne.

classe. L'ancienne Pologne, celle d'avant les partages, revendiquait le titre de « république nobiliaire ». Par opposition aux autres sociétés féodales de ce temps en Europe, la Pologne comptait une proportion inusitée de petite noblesse. Les aristocrates y étaient rares — à part quelques grandes familles princières, tous les autres titres tels que comte, marquis, baron ou margrave sont d'importation étrangère — mais la nation comptait environ dix pour cent de nobles. Ceux-ci constituaient en général la clientèle électorale des grandes familles aristocratiques.

Mais tous ces hobereaux se considéraient comme les égaux du roi. Parfois, ils ne se distinguaient guère de leurs voisins paysans, mais même les plus démunis nourrissaient de hautes ambitions. Le snobisme de cette classe sociale, son amour du « paraître », a marqué très profondément, et jusqu'à nos jours, l'intelligentsia polonaise qui en est plus ou moins directement issue.

Le triomphe du paraître

C'est dans ces demeures campagnardes, manoirs ou gentilhommières souvent modestes, que se cultivait avec amour la vertu de l'hospitalité. Une hospitalité parfois embarrassante, allant même jusqu'à enlever et cacher dans les communs les roues des voitures qui avaient amené les invités pour rendre leur départ impossible. Le train de vie habituellement frugal de ces demeures s'élevait

GEORGES LISOWSKI, critique littéraire et traducteur polonais, dirige la revue littéraire *Tworczość*. Il a traduit en polonais des œuvres de Sartre, Ionesco, Michaux, Cabanis et Caillois, entre autres. Il est l'auteur d'une *Anthologie de poésie française bilingue* (français-polonais) en quatre volumes, dont deux sont parus à Varsovie.





Gentilhommière de la région de Cracovie (Pologne).

démensurément dans les occasions exceptionnelles — c'est-à-dire, outre les baptêmes, les mariages et les enterrements, les visites d'hôtes attendus ou fortuits.

Triomphe du « paraître ». Selon un adage polonais très connu, et qui a encore cours de nos jours, pourrait se traduire ainsi : « Endette-toi, mais montre que tu as de quoi ». Ces festivités consistaient à manger jusqu'à plus faim, à boire jusqu'à plus soif. L'habitude de pratiquer une hospitalité au-dessus de ses moyens reste inscrite dans les mœurs polonaises. Une journaliste anglaise, venue il y a quelques années en Pologne et s'étant rendue chez des particuliers résumait ainsi ses impressions : « C'est curieux. Chez nous, les magasins sont pleins, on ne manque de rien, mais quand on arrive chez les gens, il n'y a rien sur la table. Chez vous, c'est la crise, vous manquez de tout, mais quand on arrive chez les gens, les tables croulent sous la mangeaille. » Endette-toi, mais montre que tu as de quoi !

L'hospitalité, soyons justes, n'est pas que ripailles, et n'est pas inspirée uniquement par la curiosité à l'égard des nouvelles de la ville. Elle est porteuse d'un élan du cœur, d'une cordialité vraie, un peu naïve peut-être et un brin conventionnelle, mais à tout prendre sincère. Conventionnelle, car chez les Slaves, la cordialité est un peu une manière d'être. Essayez de répondre vraiment au « Comment allez-vous ? » d'un Français ou au « How do you do ? » d'un Britannique, et

vous plongez vos interlocuteurs dans le plus grand embarras. Inversement, l'effet sera identique chez un Slave qui, lorsqu'il s'enquiert de votre santé, s'entend répondre un conventionnel « ça va » ou « good ».

Une, deux, trois, j'insiste...

L'hospitalité chez les Slaves s'accompagne naturellement de tout un cérémonial. Il ne suffit pas, pour les uns, de mettre tout ce dont dispose la maison sur la table ; il ne convient pas, pour les autres, de s'y précipiter avidement. Les hôtes — ceux qui reçoivent — sont tenus d'insister à plusieurs reprises pour qu'on se serve ; les hôtes — ceux qui sont reçus — sont tenus de refuser au moins trois fois avant de se servir. Il faut absolument faire des manières, manière d'éprouver la sincérité des uns, la politesse des autres.

L'emprise de ce cérémonial est de nos jours encore sensible, même en famille. Lorsque mon père dînait chez moi, il était toujours prêt à aller se coucher l'estomac vide si je ne le priais pas de manger avec assez d'obstination. Nous finissions par en rire. Ne fais tout de même pas de manières chez moi ! Mais je ne fais pas de manières. Allez, une, deux, trois, j'insiste trois fois pour que tu en reprennes, de ce plat. Mais non, mais non, mais non, s'écriait-il, avant de puiser dans le plat qui lui faisait visiblement envie. C'était plus fort que lui.

A l'ombre

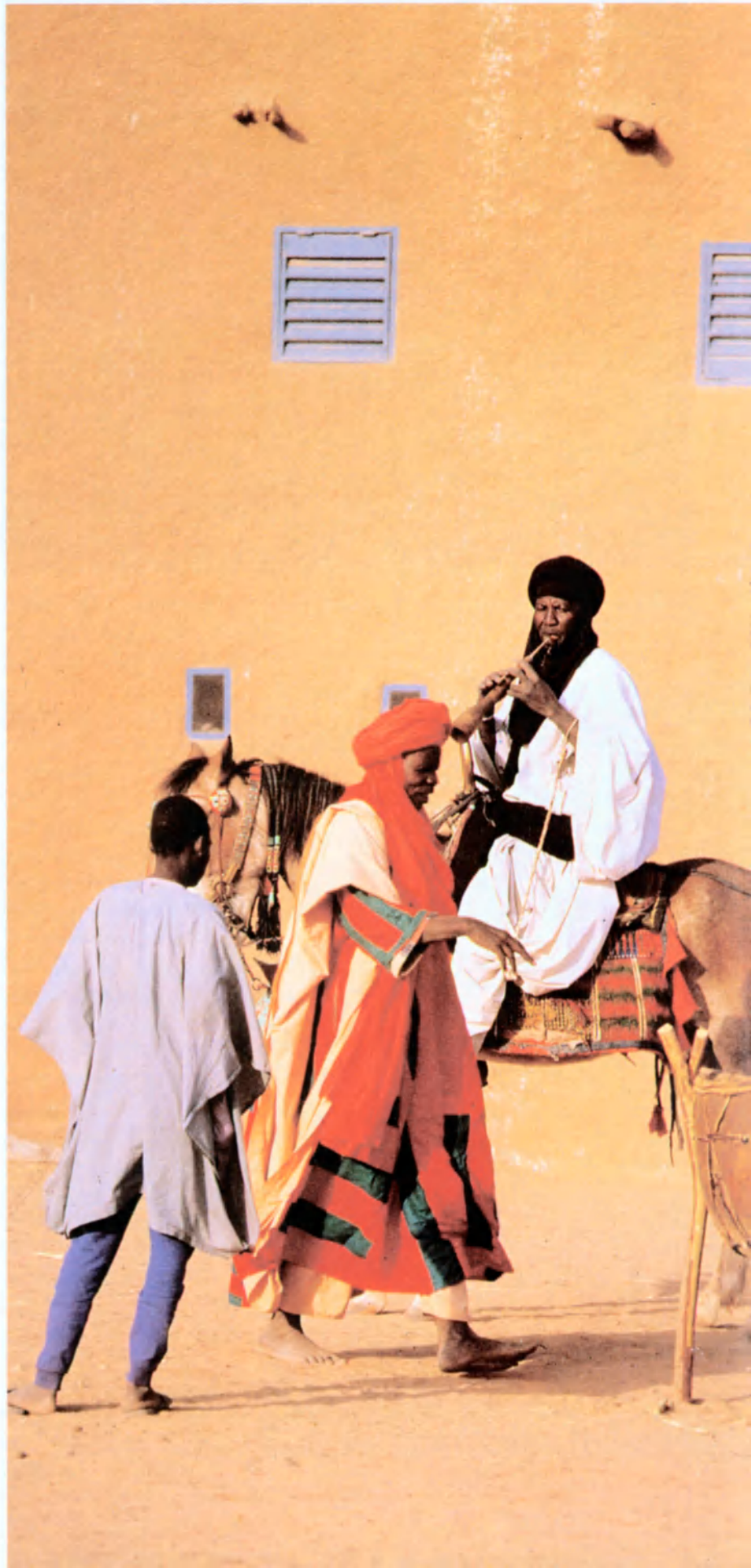
Cette hospitalité débordante, et parfois un peu fastidieuse, se colore, chez les autres Slaves, d'une influence orientale. L'hospitalité orientale, bâtie sur des interdits religieux, est moins conviviale et a quelque chose de farouche. L'hôte, tant qu'il est sous votre toit, est intouchable et peut tout se permettre, jusqu'à, dit-on, mettre votre femme ou votre fille dans son lit — je regrette de n'avoir jamais tâté de cette hospitalité-là —, mais sitôt qu'il a franchi le seuil de votre demeure, vous pouvez le trucider de sang-froid.

Il m'est arrivé de goûter l'hospitalité orientale en Géorgie. C'était vraiment pharamineux, même pour un Slave habitué à tous les débordements. Le premier jour, gorgé, repu, choyé, vous vous dites que vous avez abordé au paradis. Le deuxième jour, vous êtes encore au paradis, mais vous vous dites que si ça continue, vous allez tout bonnement crever. Et le troisième jour, c'est tout simple : ou vous partez, ou vous crevez.

Les Danois aussi

L'expérience de l'hospitalité, cependant, la plus émouvante qu'il m'aura été donné de vivre, ne s'est déroulée ni dans un pays slave ni en Orient, mais à Copenhague. J'ai débarqué dans cette ville un samedi un peu avant minuit, la veille d'un grand match de football Malmö-Copenhague. La moitié de la Suède avait pris le ferry-boat et dans aucun hôtel de la ville, il n'y avait le moindre cagibi de disponible. Le syndicat d'initiative — ouvert à minuit ! — avait réuni des adresses de particuliers qui s'étaient spontanément offerts à loger les voyageurs en difficulté.

J'ai échoué aux environs d'une heure du matin chez de parfaits inconnus, qui s'étaient levés, m'avaient fait couler un bain, avaient disposé sur la table quelques sandwiches — tout cela en me faisant de grands gestes d'amitié, sans le moindre échange verbal parce qu'ils ne connaissaient aucune des langues que je pouvais baragouiner. Je suis resté deux jours chez eux et au moment de mon départ, ils ont réuni quelques amis pour donner une petite fête en mon honneur, toujours en gesticulant, car leurs amis étaient aussi peu linguistes qu'eux. Ils ont, bien sûr, refusé que je leur paie le prix de la chambre et il m'a fallu retourner au Syndicat d'initiative pour le leur laisser. Pourtant, jamais personne ne parle d'hospitalité danoise ! Ce sera fait, pour une fois. Quarante ans après, je règle ma dette. ■



d'une tradition en péril



PAR BABACAR FALL

LES sociétés africaines traditionnelles sont certes des sociétés hiérarchisées, où la place de chacun est déterminée par son statut social, mais elles demeurent marquées par la solidarité : solidarité de la famille unie par les liens de sang, solidarité du groupe partageant un même terroir, une même communauté villageoise, un système de valeurs.

Mais cette solidarité peut s'étendre aussi à des personnes extérieures au groupe ou à la communauté. Elle stimule alors la mobilité et offre l'occasion de développer des relations réciproques de civilité. C'est pourquoi partout en Afrique, on témoigne à l'étranger respect et politesse. Les personnes âgées disent que le véritable griot* est l'étranger qui, en racontant plus tard l'accueil qu'il a reçu, porte au loin l'éloge de la famille de ses hôtes.

Chez les Baoulé de Côte d'Ivoire

Chez les Baoulé, on accueille l'étranger sans l'interroger sur l'objet de sa visite. L'hospitalité est discrète, les salutations courtoises : « Sois le bienvenu, tu es chez toi ». On lui présente un siège, puis de l'eau dans une noix de coco. Après lui avoir laissé le temps de souffler et de se remettre de la fatigue du voyage, le chef de famille l'invite à manger. Assis en plein air ou sous la véranda, l'hôte est convié à plonger la main dans le plat d'igname et la sauceombo. Les mets défilent : poulet, sauce aux noix et autres spécialités.

Le repas est suivi d'un moment de détente dans la cour ou la grande pièce du logis. On sert du vin de palme, on devise. La palabre s'anime, on s'exprime spontanément. Paraboles, contes, proverbes et légendes émaillent la conversation dans une atmosphère de joyeuse convivialité, qui incite l'hôte à se sentir vraiment chez lui.

Ensuite, on le promène dans le village, dont le chef ou un des notables l'accueille, avec une solennité feinte, sous l'arbre à palabre. On lui offre de nouveau une jarre de vin de palme : c'est

Des musiciens se préparent à accueillir des visiteurs devant le palais du sultan à Agadez (Niger).

une marque de haute considération. Le plaisir de la boisson est partagé : toute la communauté s'associe ainsi à l'accueil de l'hôte.

L'hospitalité sahélienne

Les Sahéliens pratiquent une hospitalité plus exubérante. Dans leurs régions, l'insuffisance, quand ce n'est pas l'absence, des moyens de communication expliquent que le visiteur arrive toujours à l'improviste. Mais dès qu'on l'aperçoit, on va à sa rencontre. Après un échange joyeux et spontané de salutations et d'accolades, on le décharge de ses bagages. Les enfants sont les premiers à honorer cette tradition.

L'échange prolongé de salutations est typique des civilisations sahéliennes. En effet, chez certaines ethnies toucouleurs ou wolofs, la salutation est la première des politesses, la plus digne, celle qui reconforte au premier abord et attire le plus la sympathie. Un dicton précise même que « saluer l'ennemi est obligatoire », car l'acte de bien saluer autrui traduit la considération qu'on se porte à soi-même.

On retrouve dans les *Cahiers des élèves de l'école William Ponty* (Dakar, 1941-1942) cette description de l'accueil réservé à l'étranger par les habitants du Baol, une région du centre du Sénégal : « L'hôte est reçu dans la case de son plus proche parent. On lui donne la place d'honneur qui est au milieu du lit. Les parents et les amis doivent être présentés et, assis sur des nattes, ils font causer le nouveau venu. Une fille de la maison vient lui offrir l'eau fraîche et si l'hôte est à cheval, un jeune homme se charge de l'entretien de la bête. Pendant ce temps, une esclave apporte de l'eau dans une jarre cachée dans l'enclos où bientôt le nouveau venu se baignera. » Lorsque l'hôte s'est bien reposé, on lui présente deux noix de cola, l'une rouge et l'autre blanche, pour être sûr de satisfaire son goût.

Si l'hospitalité est presque toujours pratiquée

dans le cadre de la famille au sens large, l'hôte est reçu par tout le monde. Il est pris en charge par les gens de sa classe d'âge. Dès que son arrivée est annoncée, le groupe d'âge concerné se signale chez son logeur. Le contact est établi. De salutations en causeries, la chaîne de l'amitié s'allonge. Au moment du repas, des plats lui sont envoyés et il est invité tour à tour chez chacun de ses nouveaux amis. Il est tenu de « faire la preuve qu'il a bien mangé » sous peine de se voir vivement reprocher de se comporter en « étranger ». Ces réceptions sont l'occasion d'une certaine émulation entre familles. On s'efforce de faire plaisir à l'hôte qui répond courtoisement à toutes ces attentions. En outre, il distribue son viatique, généralement des denrées de son terroir.

Quelle que soit l'heure de son arrivée, on offre toujours à manger à l'hôte, pour lui permettre de reconstituer ses forces éprouvées par le voyage. S'il est riche, le chef de famille témoigne à son visiteur sa joie de le recevoir en lui présentant une bête (mouton, chèvre) qui sera sacrifiée et préparée en son honneur.

« Le troisième jour, donne-lui un outil »

Chez les Toucouleurs, peuple hospitalier de la moyenne vallée du fleuve Sénégal, les invités sont hébergés et nourris, mais on s'arrange pour qu'ils n'élisent pas domicile chez leurs hôtes. Ces populations mettent en pratique la pertinente formule du président tanzanien Julius Nyerere : « Quand l'étranger arrive, nourris-le pendant deux jours ; le troisième jour, donne-lui un outil ». Cette règle étant bien comprise et acceptée, les abus sont rares.

La durée du séjour est généralement fonction de l'âge de l'hôte et de la nature de la visite : une semaine à un mois. Puis on prépare le retour. Le jour du départ est retenu au terme d'une longue négociation. On rassemble les provisions, les



Portrait d'un griot oulof par le peintre sénégalais Gora M'Bengue.

A gauche, préparation du riz.

Ci-dessous, spectateurs d'une danse dans un village yacouba, en Côte-d'Ivoire.





Palabre dans l'oasis de Bardai dans le nord du Tchad (Tibesti).

cadeaux et les commissions pour le voyageur et les parents que l'on a dans son village. Tout un cérémonial entoure ce départ. Le marabout est consulté — certains jours sont favorables, d'autres non : les mercredis et les vendredis sont souvent évités.

Les traditions se perdent

Mais les traditions d'hospitalité se perdent à mesure que l'urbanisation progresse. Les relations de civilité se restreignent, l'étranger rencontre de plus en plus de difficultés en dehors de sa société d'origine.

En effet, la modernisation affaiblit les structures communautaires. La ville africaine se développe considérablement du fait d'un accroissement démographique naturel mais aussi d'un exode rural ininterrompu. L'individualisme prend le pas sur le sentiment collectif.

Sous l'influence de divers autres facteurs, la famille élargie se désintègre peu à peu au profit de la famille nucléaire. Ce relâchement des liens de parenté favorise les réflexes d'égoïsme et, avec la crise économique, largesses et libéralités se font rares.

Les plus affectés sont souvent les Africains qui se trouvent hors de chez eux. En effet, l'étranger est de plus en plus souvent accusé de tous les maux

qui affligent certains pays en proie à des difficultés économiques. C'est ainsi que l'on assiste parfois à des expulsions collectives de ressortissants de pays voisins.

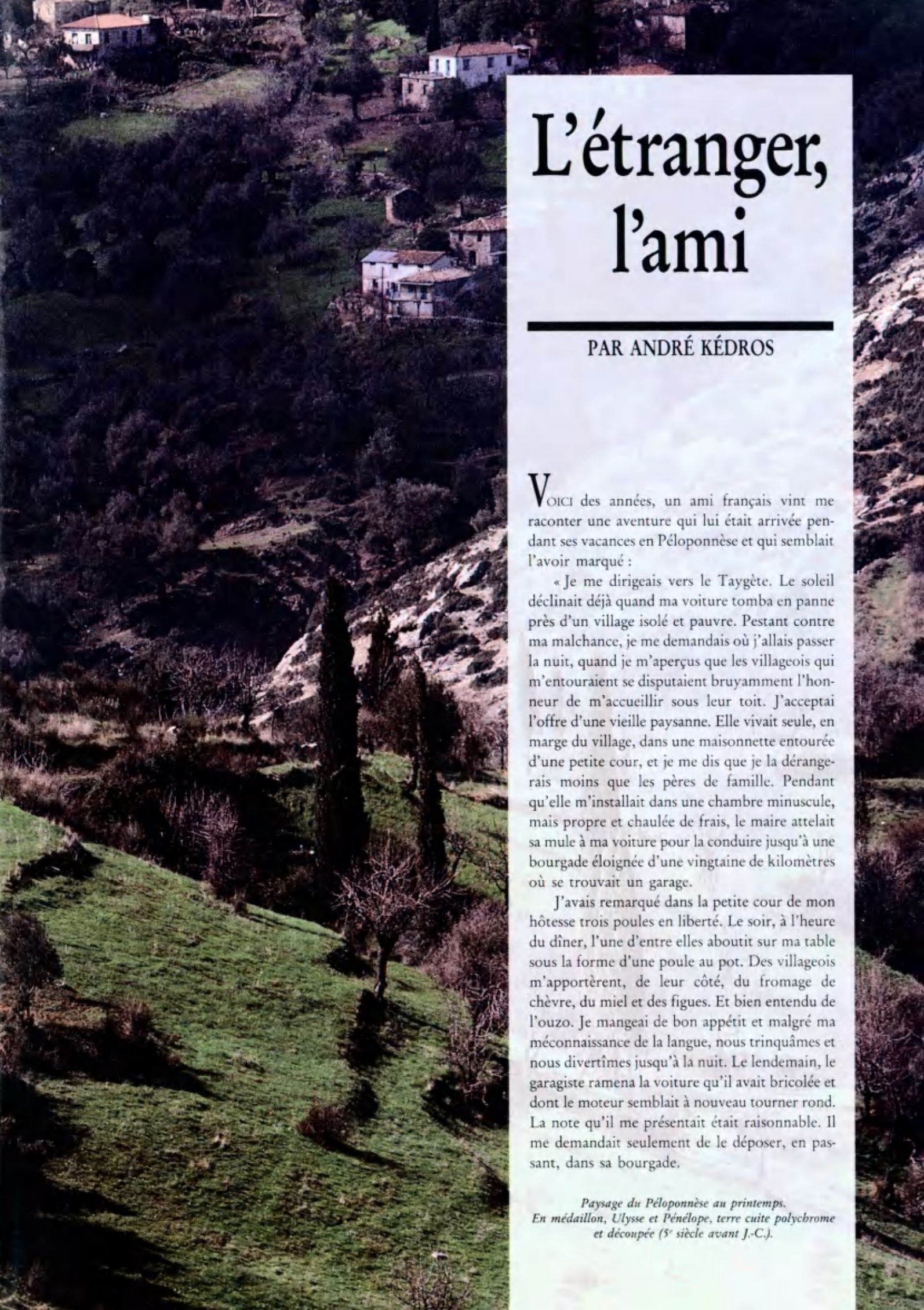
Pourtant, l'hospitalité, jadis respectée par tous, a été l'un des idéaux fondateurs de l'unité africaine au lendemain des indépendances. La Charte africaine des droits de l'homme et des peuples s'est appuyée sur les traditions d'hospitalité pour mettre en place un mécanisme de protection des étrangers. C'est ainsi que l'article 12 dispose : « L'étranger légalement admis sur le territoire d'un Etat partie à la présente Charte ne pourra être expulsé qu'en vertu d'une décision conforme à la loi ». Le cinquième alinéa du même article précise « l'interdiction de toute expulsion collective d'étrangers ».

Malheureusement, ces dispositions ont parfois été violées. Le nationalisme étroit porte atteinte aux valeurs de tolérance, d'ouverture, de respect que l'on manifestait, depuis des temps immémoriaux, à l'endroit de celui qui venait de loin dans l'espoir d'être accueilli comme chez lui. La remise en cause des traditions d'hospitalité serait-elle l'un des signes d'une crise de société ? ■

* Griot : dans la zone soudano-sahélienne, le griot est à la fois un troubadour, un communicateur social et un témoin du présent et du passé.

BABACAR FALL, du Sénégal, est maître-assistant à l'École normale supérieure de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar.





L'étranger, l'ami

PAR ANDRÉ KÉDROS

VOICI des années, un ami français vint me raconter une aventure qui lui était arrivée pendant ses vacances en Péloponnèse et qui semblait l'avoir marqué :

« Je me dirigeais vers le Taygète. Le soleil déclinait déjà quand ma voiture tomba en panne près d'un village isolé et pauvre. Pestant contre ma malchance, je me demandais où j'allais passer la nuit, quand je m'aperçus que les villageois qui m'entouraient se disputaient bruyamment l'honneur de m'accueillir sous leur toit. J'acceptai l'offre d'une vieille paysanne. Elle vivait seule, en marge du village, dans une maisonnette entourée d'une petite cour, et je me dis que je la dérangerais moins que les pères de famille. Pendant qu'elle m'installait dans une chambre minuscule, mais propre et chaulée de frais, le maire attela sa mule à ma voiture pour la conduire jusqu'à une bourgade éloignée d'une vingtaine de kilomètres où se trouvait un garage.

J'avais remarqué dans la petite cour de mon hôtesse trois poules en liberté. Le soir, à l'heure du dîner, l'une d'entre elles aboutit sur ma table sous la forme d'une poule au pot. Des villageois m'apportèrent, de leur côté, du fromage de chèvre, du miel et des figues. Et bien entendu de l'ouzo. Je mangeai de bon appétit et malgré ma méconnaissance de la langue, nous trinquâmes et nous divertîmes jusqu'à la nuit. Le lendemain, le garagiste ramena la voiture qu'il avait bricolée et dont le moteur semblait à nouveau tourner rond. La note qu'il me présentait était raisonnable. Il me demandait seulement de le déposer, en passant, dans sa bourgade.

*Paysage du Péloponnèse au printemps.
En médaillon, Ulysse et Pénélope, terre cuite polychrome
et découpée (5^e siècle avant J.-C.).*

Au moment de prendre congé de mes amis villageois, je voulus dédommager la vieille paysanne pour le trouble que je lui avais causé et aussi pour la poule qu'elle m'avait sacrifiée. Elle poussa de hauts cris et refusa mon argent avec indignation. Plus j'insistais, plus elle se montrait vexée. J'étais moi-même gêné et peiné. Je le suis encore. Crois-tu que je doive lui envoyer un cadeau de Paris ? »

« N'en fais rien, lui répondis-je. L'hospitalité grecque n'est pas monnayable. »

Au temps d'Homère

Cette hospitalité relève d'une longue tradition. Au temps d'Homère, elle était un devoir sacré. Ainsi, Télémaque quitte secrètement Ithaque pour aller à la recherche d'Ulysse. Lui et ses compagnons sont accueillis à Pylos par Nestor et ses fils qui célèbrent, sur le rivage, les fêtes de Poséidon. Ils sont invités d'emblée à participer au festin. Une fois qu'ils se sont rassasiés et reposés, Nestor les apostrophe ainsi : « Maintenant qu'ils ont goûté aux plaisirs du repas, il n'est plus indécent de demander aux étrangers qui ils sont. »

Télémaque et les siens jouiront de la même hospitalité discrète auprès de Ménélas. Apprenant que Télémaque est le fils de son ancien compagnon d'armes, le roi le comble de cadeaux somptueux. Télémaque les refuse, puis finit, pour ne pas vexer son hôte, par accepter un cratère d'argent et un voile tissé par Hélène.

Pendant ce temps, Ulysse lui-même — après avoir bravé la tempête que lui envoie Poséidon,

son ennemi juré — échoue sur la côte phéacienne. Nu, sans que rien n'indique sa condition, il n'en est pas moins reçu avec beaucoup d'égards par Nausicaa et son père, le roi Alcinoos, lequel, avant même qu'Ulysse se soit fait connaître, promet de lui donner un navire pour le ramener chez lui. C'est seulement lorsque le barde Demedocos réussit à l'émouvoir en chantant l'exploit du cheval de Troie qu'Ulysse dévoile son identité et raconte à ses hôtes les aventures de son errance.

Débarquant à Ithaque, où les prétendants font le siège de la vertueuse Pénélope et gaspillent ses biens, Ulysse, avec l'aide d'Athéna, prend l'aspect d'un mendiant. Or, conformément aux règles de l'hospitalité, le mendiant est reçu au palais. S'il y est l'objet du mépris des prétendants, Pénélope, elle, se propose de lui laver les pieds. Ulysse s'y dérobe et c'est Euryclée, la vieille nourrice qui, se chargeant de ce devoir, reconnaît son maître à une cicatrice.

Le siècle d'or athénien

Athènes au 5^e siècle n'était pas peuplée que de citoyens libres et d'esclaves. La moitié de sa population était constituée d'étrangers. La plupart des « métèques » athéniens étaient des Grecs venus d'ailleurs, mais beaucoup d'entre eux étaient aussi des Phéniciens, des Phrygiens, des Egyptiens ou des Scythes. Ce n'étaient pas des citoyens à part entière ; ils ne pouvaient être élus à l'Assemblée, ni être juges. En somme, ils ne participaient pas directement aux affaires politiques de la cité.

Mais ils étaient plus que tolérés. Ils jouissaient

L'acropole d'Athènes (1877) par le peintre français Marcel Lambert (1847-1928), restauration imaginaire de la façade ouest à l'époque de Périclès (5^e siècle avant J.-C.).



de droits étendus. Leurs biens, leur vie étaient protégés par la loi et ils pouvaient célébrer leurs cultes. Entrepreneurs, artisans, ils avaient pignon sur rue, employaient des ouvriers et des esclaves. Fabricants d'armes comme Képhalos ou banquiers comme Lysias — tous deux originaires de Syracuse —, peintres comme Polygnote de Thasos ou médecins comme Hippocrate de Cos, professeurs d'éloquence comme Protagoras de Thrace ou Gorgias de Sicile, tous exerçaient leur métier sans entraves et jouissaient du prestige que leur valait leur excellence. Aussi, Périclès pouvait-il déclarer à Thucydide : « Notre cité est accessible à tous : aucune loi n'en écarte les étrangers, ni ne les prive de l'enseignement ou des spectacles qui se donnent chez nous. » Cela se comprend d'autant mieux que Périclès avait comme maître à penser Anaxagore de Clazomènes et comme compagne la célèbre Aspasia, originaire de Milet.

L'hospitalité grecque, et la tolérance dont elle s'accompagne, traverseront les siècles. On les retrouvera sous d'autres formes au Moyen Âge, dans l'empire byzantin.

La chute de Byzance

Pour l'édification de Constantinople, l'empereur Constantin avait fait appel à 40 000 Germains. A la fin des travaux, ces étrangers reçurent le droit de rester sur place et se fondirent dans la population locale. Il en fut de même avec les Goths, Vandales, Arméniens, Perses, Maures et Ethiopiens qui avaient servi dans l'armée de Justinien. A partir du 10^e siècle, les armées impériales furent pleines de Russes, de Scandinaves, de Khazars, de Petchénègues, de Géorgiens et — après la bataille de Hastings qui livra l'Angleterre aux Normands — d'Anglo-Saxons. La plupart de ces mercenaires finissaient par se fixer à Byzance. Sous les Comnènes (1081-1180), tous ces étrangers, à peine moins nombreux que les Grecs de souche, étaient parfaitement assimilés. Seule une longue tradition d'hospitalité peut expliquer une telle capacité d'accueil.

Certains étrangers, hélas, abusèrent de cette hospitalité. Dès la première Croisade, Bohémond et les siens, qui avaient demandé à Alexis Comnène le passage en Asie mineure, se comportèrent à Constantinople avec une brutale désinvolture. Anne, la fille d'Alexis, raconte dans ses mémoires qu'ils forçaient les portes du palais à toute heure et que l'empereur les laissait faire par crainte de les voir assommer ses gens et briser son mobilier. Plus tard, la capitale byzantine fut mise à sac par les reîtres de la quatrième Croisade.

Venise allait être mêlée à ces scandaleux abus. Pour récompenser les Vénitiens de l'avoir aidé dans sa lutte contre les Normands, Alexis Comnène leur avait permis d'installer leurs comptoirs



Télémaque aborde dans l'île de Calypso. Gravure du 18^e siècle illustrant Les aventures de Télémaque, ouvrage de Fénelon (1651-1715) dont le sujet est emprunté à l'Odyssée.

dans certains quartiers de Constantinople. Peu respectueux des devoirs qui découlaient de l'hospitalité qu'on leur offrait, et s'appuyant sur la puissance maritime de la cité des Doges, les Vénitiens de Byzance formèrent bientôt un Etat dans l'Etat. Les Comnènes essayèrent de se débarrasser d'eux en jouant de la rivalité entre Venise, Gênes et Pise. Mais le remède fut pire que le mal. Désormais, Pisans et Gênois arrachèrent aux Comnènes les mêmes privilèges exorbitants et rivalisèrent d'arrogance avec les Vénitiens.

Il semble bien que l'hospitalité trop grande de Byzance précipita son déclin. Ouvrir sa porte à l'étranger est une vertu. Mais qui ne doit pas aller sans discernement. Lorsque l'étranger en profite pour vous mettre le couteau sur la gorge, cette hospitalité peut vous coûter cher.

Après la chute de Constantinople (1453), la Grèce connut quatre siècles d'occupation turque. Pendant toute cette période, les montagnards Grecs accordaient refuge aux « voleurs » poursuivis par

ANDRÉ KÉDROS, écrivain grec de langue française, a publié treize romans, traduits dans autant de langues. Il est également l'auteur de plusieurs essais historiques, dont une *Histoire de la Résistance grecque, 1940-1944* (Robert Laffont, 1956).

les autorités, « voleurs » qui étaient en fait des maquisards combattant les troupes d'occupation. L'hospitalité qu'on leur accordait était fortement teintée de solidarité nationale et d'une profonde aspiration à la liberté.

Hospitalité et liberté

Pendant la Seconde Guerre mondiale, aux manifestations massives (comme celles qui prirent d'assaut le ministère du Travail et obligèrent Hitler à renoncer à imposer le travail forcé aux Grecs) les nazis ripostèrent en bouclant des quartiers entiers et en opérant des rafles. Des milliers de Résistants furent alors sauvés par des portes amies qui s'ouvraient opportunément pour les accueillir et les mettre à l'abri.

La chute de Mussolini suscita également d'admirables gestes d'hospitalité. De nombreux officiers et soldats italiens, eux-mêmes d'anciens occupants, décidèrent de se désolidariser des troupes hitlériennes. Ils désertèrent et furent donc pourchassés, pour certains massacrés, par les nazis. Les Grecs — passant outre au fait que les Italiens avaient été leurs ennemis pendant la guerre d'Albanie et avaient exercé à leur rencontre une répression souvent brutale — les cachèrent, leur fournissant vêtements civils et moyens de subsistance. Cette hospitalité salvatrice permit à des milliers d'Italiens de survivre jusqu'à la Libération.

Aujourd'hui encore, *xénos* désigne en grec à la fois l'étranger et l'hôte. ■

*Sur une route d'Hydra,
île grecque de la mer Egée.*



Krupa Sindhu et le vieux mendiant

PAR PRAFULLA MOHANTI

DANS mon village, l'hospitalité est toute naturelle. A n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, on y est le bienvenu. Nul ne demandera à l'étranger : « Que venez-vous faire ici ? » ou « Combien de temps resterez-vous ? », car il sera devenu un membre de la famille.

Accorder l'hospitalité à l'étranger est un devoir religieux. Jamais il ne doit partir mécontent. Qui sait si sous ses traits ne se dissimule pas Vishnou, le Préservateur de l'Univers ?

On enseigne aux enfants, à travers les contes, à faire bon accueil aux étrangers : « Il y avait une fois un brahmane, qui s'appelait Krupa Sindhu. Il était marié, mais n'avait pas d'enfant. Il était bon, pieux et si généreux qu'il distribuait tous ses biens aux pauvres. Un jour, lui et sa femme n'eurent plus rien à manger.

Sa femme lui dit alors : « Nous n'avons pas de parents. Vous devez demander secours à un ami, sinon comment ferons-nous ? Il n'y a plus rien à manger à la maison. »

Krupa Sindhu répliqua : « J'ai un ami qui pourrait nous aider, mais il vit loin d'ici. Si j'allais le voir, peut-être résoudra-t-il notre problème. »

Il fut convenu que Krupa Sindhu se rendrait chez son ami. Avec un peu de riz prêté par une voisine, sa femme confectionna dix galettes. Elle en fit deux parts égales, l'une pour le voyage de son époux et l'autre pour elle.

Le dieu Vishnou, qui le savait, voulut mettre le couple de brahmanes à l'épreuve. Il prit l'apparence d'un vieillard et frappa à leur porte : « Je n'ai rien mangé depuis plusieurs jours, leur dit-il d'une voix tremblante. Je vous en prie, nourrissez-moi. »

A sa vue, leur cœur se serra de compassion. Ils estimèrent qu'il était de leur devoir de recueillir l'étranger et l'invitèrent chez eux. La femme du brahmane lui donna sa part de galettes. Vishnou voulut éprouver davantage l'hospitalité du couple, et il en redemanda.

L'épouse de Krupa Sindhu préleva une galette sur la part de son mari et la donna au veillard. Il n'en restait plus que quatre pour le voyage, et les deux brahmanes n'avaient plus rien à manger.

Leur générosité contenta Vishnou qui voulut néanmoins les éprouver encore. « Je suis si faible, leur dit-il, que je n'ai pas la force de marcher. Puis-je passer la nuit chez vous ? »

Sans l'ombre d'une hésitation, ils lui offrirent l'hospitalité pour la nuit et lui donnèrent les

quatre galettes restantes pour son dîner, se contentant pour leur part de boire de l'eau.

Pendant la nuit, ils parlèrent du vieil homme. « Il est si vieux et si faible, si nous avons assez d'argent et de nourriture, nous pourrions le garder chez nous et prendre soin de lui. »

Le dieu Vishnou sut ce que disaient les deux époux brahmanes et les bénit. Au matin, lorsqu'ils s'éveillèrent, ils furent émerveillés. Leur mesure s'était transformée en palais et le vieil homme avait disparu. Comprenant ce qui leur était arrivé, ils tombèrent à genoux et rendirent grâce à Vishnou de sa bonté.

L'argent n'est qu'un moyen. La vie s'achève dans le Baikhuntha, le séjour des dieux, où tous veulent aller mais où n'entrent que les pieux. Dans l'Orissa, il y a un dicton qui dit :

Dhana arjane dharma kari

Dharme prapata narahari.

« La richesse est pour le dharma car seul le dharma mène à dieu. »

On consacre sa vie à suivre le dharma — à faire le bien, à aider les autres par tous les moyens. L'hospitalité joue à cet égard un rôle important. Planter des arbres pour procurer de l'ombre et des fruits aux voyageurs, creuser des puits pour amener de l'eau, donner le gîte et le couvert aux pauvres, voilà qui est bien. Nombre des *dharmasalas* (auberges) de l'Inde sont des dons généreux faits par des gens riches.

Les paysans sont ravis de recevoir des invités ; ils leur offrent de quoi se nourrir, se vêtir, et les couvrent de présents. A leur arrivée, on leur tend un broc d'eau pour se rafraîchir les mains, le visage et les pieds. Puis on leur avance une natte ou une chaise pour s'asseoir. On leur verse une tasse de thé, suivant l'heure qu'il est. On ne leur demande jamais s'ils ont mangé ou s'ils ont faim ou soif. On leur sert à manger d'office.

Tout est fait pour les mettre à l'aise. On leur donne ce qu'on a de mieux, quitte à faire appel en cas de pénurie à la solidarité d'un voisin. L'hospitalité est un don de soi total à autrui. ■

PRAFULLA MOHANTI,

peintre et écrivain indien, est l'auteur de *My Village, My Life* (Mon village, ma vie, 1973). Ce célèbre ouvrage, où il décrit le village qui l'a vu naître et grandir, a été traduit en japonais, en norvégien et en danois. Parmi ses œuvres récentes, signalons *Through Brown Eyes* (A travers des yeux sombres, 1985) et *Changing Village, Changing Life* (Change le village, change la vie), qui doit paraître prochainement.

Au pays des mille et une politesses

PAR
YANN RICHARD

ABRAMHAM, nous dit une tradition islamique rapportée par les poètes persans, chercha un jour (pour ne pas manger seul) à partager son repas avec un vieil étranger qu'il avait rencontré dans le désert. Il s'aperçut, au moment de l'oraison, que son hôte était zoroastrien et voulut le chasser, le jugeant indigne d'être son commensal. Un ange le retint : « Dieu l'a nourri pendant cent ans, et toi tu lui refuserais un repas ? ».

L'étranger est toujours surpris par le cérémonial qui se déroule devant lui lorsqu'il se rend chez des Iraniens. Quelle que soit l'heure, le motif de la visite ou le niveau social du visiteur, on lui offrira d'abord une boisson : pénétrer dans une maison, c'est comme arriver d'un voyage à travers la poussière du désert et se désaltérer dans un jardin.

En général, le thé est préparé à la russe, longuement infusé, servi coupé d'eau dans de petits verres ; la théière reste sur le samovar ; on ne met pas le sucre dans le thé, mais sur la langue. Des « douceurs » sont toujours là pour accompagner le liquide doré : chaque ville a sa spécialité, comme la gomme à base de manne de tamaris, les dragées à l'essence de saule d'Égypte, les baklavas variés de Yazd, les biscuits les plus divers, parfumés au jasmin, fourrés à la noix, à la pistache ou aux amandes...

En été, pour corriger les rigueurs torrides de la route, on commencera par des sirops frais, des jus de melon ou de pastèque : la maîtresse de maison expérimentée saura allier les couleurs des fruits et les goûts les plus inattendus.

Ne croyez pas que vous pourrez rendre une courte visite à la sauvette ; et repartir sans façon sitôt votre affaire traitée. On distinguera ici les politesses parfois excessives déployées par le maître de maison pour vous retenir à table — ce qui n'est pas toujours prévu et qu'il est bon de ne pas accepter trop vite —, des exigences minimales de la courtoisie. Une visite, même si l'on n'a pas beaucoup de choses à se dire, ne saurait durer moins d'une heure, faute de quoi vous peineriez vos amis en insinuant qu'ils vous ont mal reçu.

La conversation suit un rythme rituel : on commencera par échanger des informations sur sa santé — mais en évitant, au début, les mauvaises nouvelles, annoncées après un temps d'accoutumance, pour ménager les émotions. Selon le degré d'intimité, on en reste aux généralités ou on passe à des questions plus personnelles : que devient

untel ? Lorsque la conversation languit, on la relance en posant à nouveau une question élémentaire : « Est-ce que vous allez bien ?... » On aurait tort de s'en impatienter : il s'agit simplement de ne pas laisser le silence s'instaurer, de remplir chaleureusement le moment où l'on est ensemble.

Après avoir étanché votre soif, on vous apportera des coupes de fruits secs, de gâteaux, de fruits de saison... On a décidé de vous retenir, et tout prétexte est bon. Vous n'allez pas partir sans avoir goûté nos fruits ! Comment refuser, devant cet assortiment de raisins, figues, pêches et concombres disposés harmonieusement pour le plaisir de votre œil ?

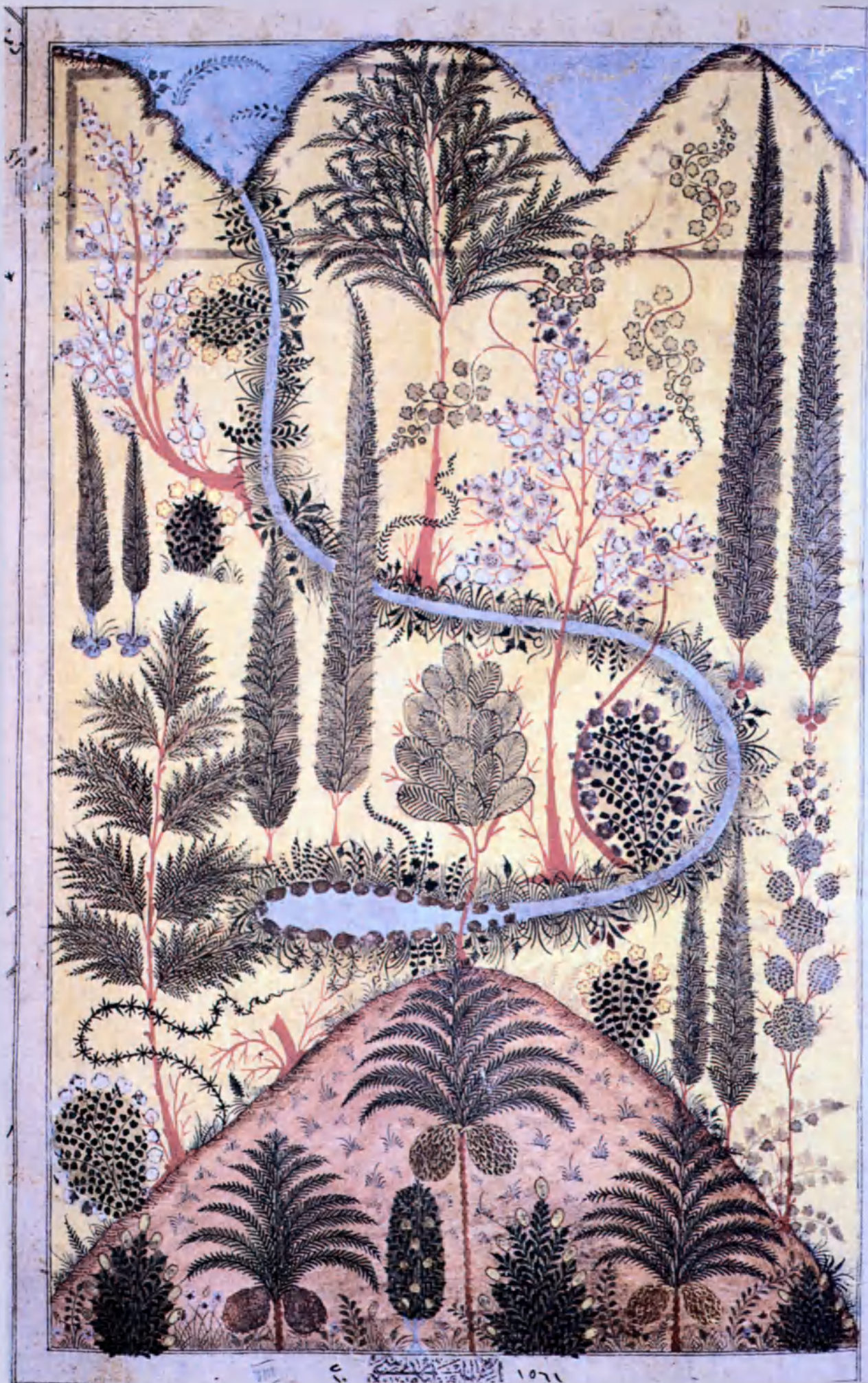
Autour du tapis

Entre deux dégustations, vous remarquerez que la pièce où l'on vous reçoit ne semble pas être habituellement utilisée : ce n'est pas là qu'on regarde la télévision ou qu'on lit les journaux. En effet, même dans les familles modestes, l'espace de réception est réservé à l'hôte et on s'efforce de le préserver, bien que l'on soit à l'étroit dans les appartements modernes. On y aligne les fauteuils et le canapé dans les familles gagnées au confort à l'occidentale ou, dans les familles plus modestes de la campagne, des coussins pour s'adosser autour du tapis central. C'est là également qu'on fait dormir les invités venant de loin, pour lesquels on garde toujours prêts, soigneusement pliés, matelas, draps et couvertures qu'on installera pour la nuit sur le tapis.

L'urbanisation des trente dernières années, la vie stressée des salariés coincés dans les embouteillages après le travail, l'exiguïté des appartements... Tous ces facteurs rendent moins facile l'exercice de l'hospitalité. Les voyages, du reste, n'ont plus rien d'exceptionnel, et l'arrivée d'un parent qui vient de l'aéroport après une ou deux heures de vol ne ressemble guère à celle du voyageur fourbu qui, il n'y a pas si longtemps, avait avalé la poussière du chemin et souffert de la chaleur ou du froid sans pouvoir se reposer pendant plusieurs nuits. L'insécurité des routes n'est plus qu'un souvenir du passé et la multiplication des hôtels et des restaurants permettent à ceux, de plus en plus nombreux, qui le désirent de voyager dans l'anonymat, sans s'imposer chez un parent ou un ami, s'épargnant ainsi le devoir de réciprocité.

Les grandes réunions de famille, moins

YANN RICHARD, de France, est chercheur au Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Il a vécu plusieurs années en Iran en qualité de collaborateur de l'Institut français d'iranologie de Téhéran. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la culture iranienne, dont *Téhéran au-dessous du volcan* (Autrement, 1987), écrit avec B. Hourcade, et d'un recueil d'articles intitulé *Entre l'Iran et l'Occident* (Maison des sciences de l'Homme, 1989).



ع. ۱۰۷۱

Miniature persane du 14^e siècle.

nombreuses aujourd'hui, ont tendance à s'accomplir surtout lors des principales fêtes du calendrier religieux ou civil. Les nappes dressées sur le tapis réunissent fréquemment en ces occasions jusqu'à vingt ou trente personnes et sont couvertes de mets succulents. Mais contrairement à la réception, le repas se prend en parlant le moins possible et sans traîner, ce qui est parfois dommage, tant on aimerait de resservir et déguster à loisir.

Ces mets sont préparés en grande quantité,



et il faut que les plats ne soient pas épuisés, sinon le maître de maison aurait l'impression honteuse de n'avoir pas été assez généreux. N'oubliez pas en tout cas de dire, quand vous cessez de vous resservir, que vous êtes rassasié. Il n'est pas rare que le nombre des convives augmente en dernière minute, tel invité ayant amené avec lui un visiteur inattendu, parent ou ami. Il n'y a jamais de problème de place : autour de la nappe, on se serre un peu plus, et si le repas est servi sur une table, c'est souvent sous forme de buffet, les chaises étant rarement en nombre suffisant pour tous.

Le repas terminé, on sert encore un thé, et la cérémonie se termine très vite. Le maître de maison vous priera de l'excuser pour la modestie de son hospitalité et la mauvaise qualité de son repas, mais vous protesterez en affirmant que vos hôtes ont fait tout ce qu'ils pouvaient, c'est-à-dire beaucoup, et que vous leur en rendez grâce.

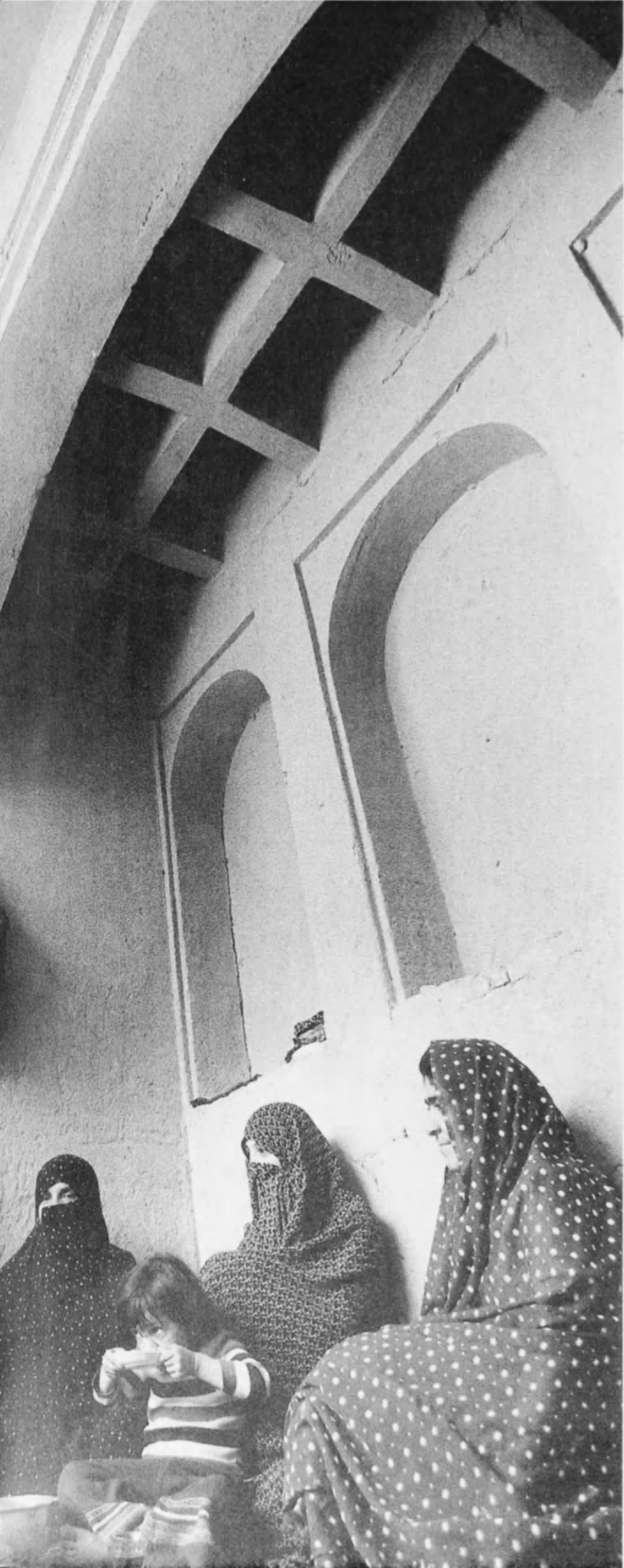
Les devoirs de l'invité

Si le maître et la maîtresse de maison se réservent toujours la place la plus humble, se mettent littéralement « à votre service » pour chercher à satisfaire vos moindres désirs, et vous mettent « en haut » de la pièce, à la place d'honneur, ne croyez pas pour autant que le rôle de l'invité est de tout repos. Celui-ci doit d'abord accepter humblement les honneurs qui lui sont destinés, se soumettre

Dans cette maison de Chiraz (Iran), un salon est expressément réservé aux invités.



Préparation du thé à Yazd (Iran).



aux civilités qui lui sont adressées, se servir des mets qu'on lui présente, même s'il n'en a pas envie, toutes marques de courtoisie bienveillante qui montreront à l'hôte que ses efforts d'hospitalité n'auront pas été vains. De fait, l'invité perd son indépendance en devenant, comme dit ironiquement un dicton persan, « la bourrique du maître de maison » !

Mais le premier devoir de l'invité sera de retourner la politesse. Au moment du Nouvel An (*Nowrouz*), la visite de retour est quasi automatique, celui qui a reçu l'autre étant devenu son obligé. Il peut paraître surprenant que les gens que vous venez de recevoir insistent pour vous recevoir à leur tour le lendemain, mais il serait gênant de refuser, car cela les rendrait tributaires d'une générosité et en ferait vos débiteurs. Les étrangers qui acceptent l'hospitalité prodigue des Iraniens oublient souvent cette obligation de réciprocité, ce qui les place dans une position d'infériorité sociale. Une manière de rattraper à l'avance la politesse qu'on ne pourra pas rendre est d'apporter quelque cadeau, ou au moins un bouquet de fleurs.

Mais la compensation de la générosité est parfois obtenue beaucoup plus tard, et parfois de manière purement morale. Ainsi, tel provincial établi à Téhéran ou dans une grande ville sera particulièrement honoré de recevoir, lors de leur passage, même pour plusieurs jours, les gens de son village, qui rendent ainsi hommage à sa réussite sociale et enrichissent son réseau de relations locales. L'hôte invité est alors véritablement une bénédiction, car s'il coûte au maître de maison nourriture et efforts, il lui rapporte cette notabilité qui fonde son crédit social.

Un des bienfaits de l'hospitalité, et non des moindres, est qu'elle interdit la perpétuation de dissensions et de conflits. Quand on partage « le pain et le sel », il n'est pas question de maintenir des griefs ou de provoquer un conflit. C'est un pacte tacite contracté par les deux parties, invitante et invitée, et qui crée une solidarité à toute épreuve. Le même principe, élevé à la dignité d'une institution, garantit traditionnellement le droit d'asile en des lieux considérés comme sacrés : mosquées, demeures de grands ulémas, écuries et cuisines du shâh ou, plus tard, ambassades et consulats.

L'heure de la séparation ayant sonné, votre hôte vous reconduira jusqu'à la porte, une autre manière de vous obliger. Entre autres formules d'adieu, vous entendrez alors souvent celle que vous attendiez à l'arrivée : « Soyez le bienvenu ! » N'y voyez aucune ironie : il ne s'agit pas de vous mettre poliment à la porte, mais réellement de vous assurer que votre venue a été bénéfique pour la maison, et que vous serez toujours attendu, à l'avenir, avec les mêmes dispositions favorables. ■

8 KM →



La pampa à bras ouverts

PAR GREGORIO MANZUR



RÉGION vouée essentiellement à l'agriculture et à l'élevage, la grande pampa (vocabulaire quichua qui signifie « campagne ouverte ») est une terre accueillante où se pratique une hospitalité héritée, à travers l'Espagne, des traditions gréco-latines, arabes et chrétiennes.

Dans cette vaste plaine de 600 000 km², soit une superficie supérieure à celle de la France, dont la traversée équivaut approximativement à un voyage entre Amsterdam et Vienne, les grandes agglomérations sont rares : on y trouve surtout des hameaux et des fermes isolées, ce qui confère à son hospitalité un caractère particulier et unique.

Pour les *gauchos*, ces fermiers de la pampa parfois séparés de leurs voisins les plus proches par plusieurs centaines de kilomètres, l'arrivée d'un parent, d'un ami ou d'un étranger revêtait jadis la dimension d'un événement. Si de nos jours le train, l'avion ou les liaisons routières ont rompu en partie cet isolement, les coutumes n'en sont pas modifiées pour autant et l'habitant de la pampa continue de pratiquer un accueil qui a disparu dans les villes.

Un océan de terres

Le voyageur qui quitte Buenos Aires ou Montevideo s'enfonce presque aussitôt dans un océan de terres dont l'horizon s'éloigne constamment. Impressionné par l'immensité de l'espace et par la solitude, il avance en ligne droite sur une route sans fin. S'il parcourt la pampa sèche, seules l'accompagnent les « mauvaises lumières », la phosphorescence des squelettes des animaux victimes de la soif, de la faim ou de la furie de quelque puma. Dans la pampa humide, il ne verra de part et d'autre du chemin, derrière les fils de fer barbelés, que des centaines de paisibles ruminants ou d'énormes réservoirs à côté desquels les chevaux attendent patiemment leur tour pour boire.

Et le voyageur, habitué aux courtes distances, aura toujours oublié quelque chose : des pièces de rechange pour l'automobile, de la nourriture, une carte, des allumettes ou une lampe de poche ; à moins que, plus grave encore, il ne tombe en panne sèche. Aussi est-il fréquent de voir, immobilisés au bord de la route, des véhicules dont les propriétaires devront marcher des heures, voire des journées durant avant d'arriver dans un lieu habité. C'est à ce moment-là, après avoir connu la fatigue, la soif et la solitude, que le voyageur apprécie toute la générosité de l'hospitalité de la pampa.

La pampa argentine.

En médaillon à gauche, un groupe de voyageurs fait une halte dans une grande ferme proche de Montevideo.

A droite, gauchos dans la province de Corrientes.

En le voyant arriver, le gaucho, isolé dans son ranch, lèvera le bras et l'accueillera par ces mots : « Je te salue Marie très pure », ancienne formule de bienvenue à laquelle le visiteur averti répondra : « Conque sans péché ».

Le maître de maison le fera alors entrer, lui servira à boire et à manger, et engagera avec lui une conversation animée sur le temps, les difficultés des voyages dans l'intérieur du pays, les fatigues qu'ils occasionnent... Sans jamais lui demander qui il est, ni d'où il vient, ni ce qu'il cherche dans la région. Le visiteur, qu'il soit étranger ou du pays, est l'envoyé de Dieu. Pour lui, rien n'est trop beau. Si d'aventure il n'inspire pas la sympathie ou si l'humeur n'est pas à la cordialité, on fait quand même de son mieux pour lui offrir ce dont on dispose. Dans une riche « estancia » comme dans une pauvre masure, il trouvera une chambre, un lit avec des draps propres, un broc d'eau, un seau ou une baignoire s'il y en a une. Les péons ou le fils du propriétaire vont remorquer sa voiture avec un tracteur ou des chevaux. Ils procéderont eux-mêmes à la réparation et remettront du carburant, sans même songer à un quelconque dédommagement. Offrir de l'argent à un paysan en échange de ce service le blesserait profondément dans son amour-propre.

L'asado à la gaucho

Passée l'heure de la sieste, à la tombée du jour, on prépare le plat national : l'asado, quartier de viande cuit à la broche ou sur le gril, sous la haute responsabilité de l'asador, personnage indispensable et respecté. Qu'il s'agisse d'un ouvrier agricole ou du propriétaire lui-même, l'asador est seul autorisé à allumer le feu, à disposer, retourner et retirer la viande, réputée « la meilleure du monde ». La maîtresse de maison s'occupera pendant ce temps des empanadas (des chaussons à la viande) et des desserts.

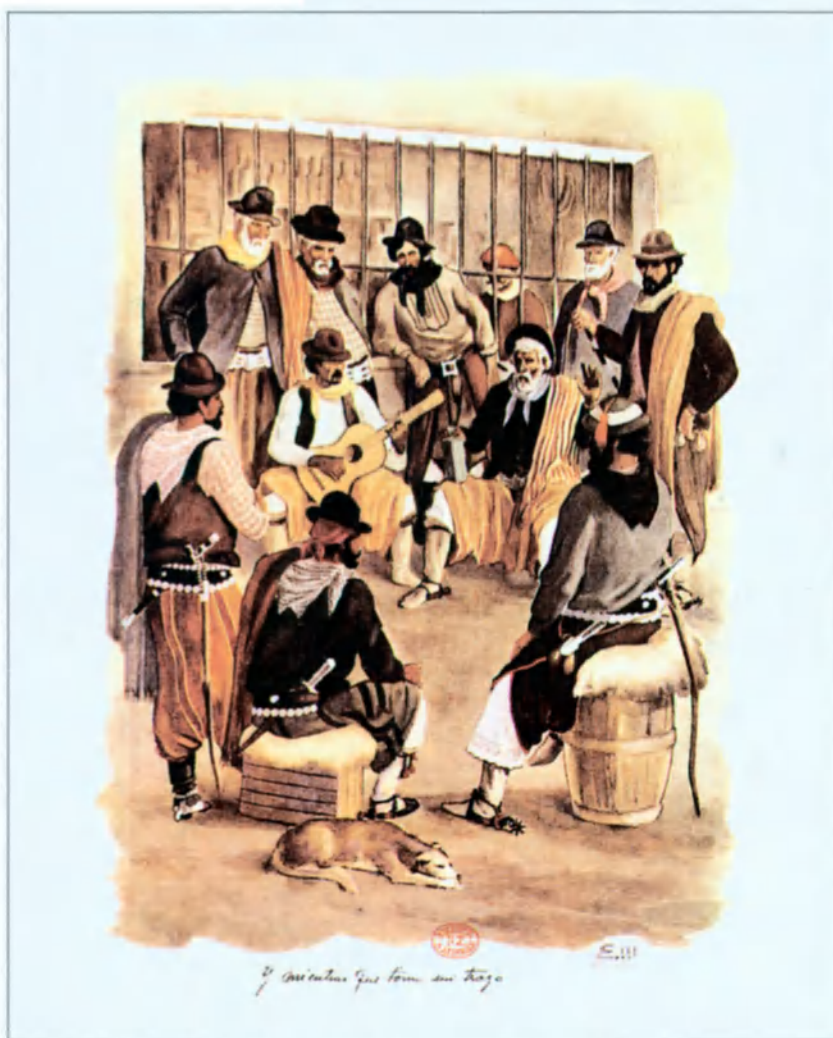
L'asado est plus qu'une forme traditionnelle du bon accueil, il revêt le caractère d'une communion païenne. Autour de la viande qui cuit, des amitiés se nouent par le partage des fruits de la terre et du travail. Si le temps est couvert, il se fera dans l'âtre de la cuisine, sinon en plein air. En présence des dames, la correction exige que l'on mange assis. Mais dans un asado à la mode gaucho, les hommes tranchent avec le couteau qu'ils portent à la ceinture un morceau de viande qu'ils posent sur du pain et mangent debout en déambulant autour du gril, évitant les volutes de fumée et s'approchant de temps à autre de la table où se trouvent les salades, le vin et les marinades.

A la fin du repas, après le dessert, la soirée



La préparation de l'asado.

Ci-dessous, illustration d'Eleodoro Ergasto Marengo pour une édition de Martín Fierro, œuvre de l'écrivain argentin José Hernández (1834-1886).





peut commencer. D'utilitaire, l'âtre devient convivial. De nouvelles bûches sont mises au feu, plus grosses cette fois-ci ; c'est qu'il faudra qu'elles durent, car la veillée pourra se prolonger jusqu'au petit matin. Et si le maître de céans ou quelque péon n'a pas les doigts trop gourds pour jouer de la guitare ou si la chance veut que le *payador* (chanteur ambulante) local soit présent, alors on ne tarde pas à entendre s'élever les premiers accords.

Préparé par la maîtresse de maison, le maté, une infusion des feuilles de la plante du même nom, commence à circuler parmi les convives. Et tandis qu'il s'éclaircit la voix en dégustant un excellent *cimarrón* (maté amer), le *payador* évoquera peut-être le gaucho Martín Fierro et son ami Cruz, qui fuirent les villages chrétiens pour trouver protection auprès des Indiens puelches, dans le sud de l'Argentine. En effet, à l'époque coloniale et même aux premiers temps de l'indépendance, de nombreux « déserteurs » se réfugiaient chez les Indiens, qui eux aussi professaient le respect du voyageur. Selon la croyance, l'Indien qui mourait en combattant aux côtés d'un de ces hommes prenait la forme du tonnerre, de la foudre ou de l'éclair et poursuivait son combat dans l'au-delà contre l'usurpateur. Ainsi, les liens qu'il nouait avec celui qui lui demandait asile et venait partager son sort se perpétuaient jusque dans la mort.

GREGORIO MANZUR, écrivain et journaliste argentin, produit actuellement des émissions radiophoniques pour France-Culture. Son dernier ouvrage, *Sangre en el ojo* (Le sang à l'œil, 1989) a reçu le prix *Sesamo* de la nouvelle en Espagne.

C'est au moment où les mélodies se font discrètes et où commencent à circuler les verres de genièvre que les maîtres offrent généralement au visiteur unealebasse ou tout autre récipient à maté en bois incrusté d'argent, une poire à poudre en corne, des *boleadoras* (armes de jet constituées de deux ou trois lanières de cuir tressé terminées par des boules de pierre), ou un poncho de la pampa orné de motifs en croix. Si le visiteur est à pied, il n'est pas rare qu'on lui fasse cadeau d'un cheval sellé : « Vous me le rendrez bien un jour, lui dira son hôte, quand vous repasserez dans le coin. »

La veillée terminée, il est d'usage que l'invité se lève et remercie ses hôtes de toutes les attentions qu'ils lui ont prodiguées. S'il ne parle pas couramment l'espagnol, son émotion suffira à satisfaire ces gens, qui, même quand ils n'ont rien, sont prêts à donner tout.

Il est arrivé que des visiteurs aient reçu l'hospitalité pendant des mois, voire des années. Certains ont su en profiter pour découvrir la région, trouver du travail et fonder un foyer après avoir fait venir les leurs de l'étranger, souvent d'Europe. Telle bâtisse agricole ou telle ferme luxueuse aura une chambre réservée à un invité qui l'occupera il y a des années et promet de revenir. Personne ne s'y installera définitivement, car à tout moment, l'ami peut revenir. L'homme de la pampa l'attend toujours les bras ouverts. ■



Os óculos de Álvaro de Campos (1980, Les lunettes d'Álvaro de Campos), tableau du peintre portugais António Costa Pinheiro. Álvaro de Campos est l'un des hétéronymes du poète portugais Fernando Pessoa (1888-1935).



Des soldats trouvent asile dans un monastère. Manuscrit du 14^e siècle conservé à la bibliothèque Marciana (Venise).

De l'hospitalité au droit d'asile

PAR JOSÉ AUGUSTO SEABRA

L'ACCUEIL bienveillant des hôtes, et avant tout des étrangers, est depuis l'Antiquité grecque un devoir sacré. Ils bénéficiaient même d'une tutelle divine : Zeus Xénios était censé les protéger en permanence. Homère, dans *L'Iliade*, nous montre que nuire à un hôte était contraire à la religion.

Cette tradition de l'hospitalité sacrée qui s'est maintenue tout au long des siècles est commune à plusieurs civilisations. C'est ainsi qu'à partir du Moyen Age, les pèlerins chrétiens étaient reçus et nourris dans les églises et les monastères. L'ordre des Templiers fut même spécialement créé pour assurer leur protection sur le chemin de Jérusalem, pendant les croisades. Chez les musulmans, les pèlerins qui se rendaient à La Mecque étaient aussi traités avec égards. L'on retrouve cette sollicitude envers les pèlerins dans d'autres religions, signe de respect et de fraternité sans frontières.

Aux temps modernes, avec le développement des voyages, le devoir d'hospitalité, tant au plan religieux que laïc, s'est étendu. Les découvertes maritimes ont permis aux peuples de se connaître plus intimement et d'apprécier des traditions d'hospitalité certes différentes, mais souvent animées d'un esprit identique. C'est ce qui ressort, dans la littérature portugaise de cette époque, d'œuvres telles que *Les Lusitades* de Luís de Camoëns, grande épopée des navigateurs lusitaniens, ou de *La pérégrination* de Fernão Mendes Pinto, un voyageur éclairé qui s'aventura en Orient et y connut une hospitalité souvent plus raffinée qu'en Occident.

A l'époque moderne, une catégorie d'étrangers a pris une importance particulière : les exilés politiques, de tout temps l'objet d'une attention humanitaire, mais qui, à partir de la proclamation universelle des droits de l'homme, ont vu leur condition plus fortement protégée. Pendant la Révolution française, malgré un certain nationalisme, les étrangers, notamment ceux qui avaient lutté pour la liberté, furent accueillis en





France comme citoyens à part entière. Cette pratique s'est étendue à d'autres pays, à la faveur des développements politiques qui ont marqué ces deux derniers siècles.

Cette exigence d'accueil, où s'allient tradition et modernité, a laissé de fortes empreintes dans la manière de recevoir les étrangers au Portugal. A plusieurs époques, sous divers régimes mais surtout sous le Libéralisme et la République, les étrangers réfugiés chez nous en raison de leurs convictions et de leurs croyances ont été reçus dans un esprit de solidarité, de sympathie naturelle, qui correspond bien à la « manière d'être dans le monde » des Portugais. Ceux-ci laissent toujours la porte grande ouverte aux visiteurs, qu'ils soient pèlerins, réfugiés ou simples hôtes. Du nord au sud, du littoral à l'intérieur du pays, partout l'on aime recevoir avec magnanimité et élégance.

Une expression de cette disponibilité se retrouve dans la Constitution de la République portugaise de 1976, issue du régime démocratique qui a suivi la Révolution des œillets. Selon l'article 15, les étrangers et les apatrides en général « jouissent des mêmes droits et sont soumis aux mêmes devoirs que les citoyens portugais », exceptés les droits spécifiquement nationaux, lesquels peuvent être étendus, en vertu d'accords de réciprocité ou de conventions internationales, aux ressortissants des pays de langue portugaise.

Graffiti de marins sur le mur d'une jetée du port de Horta, dans l'île de Faial aux Açores, mouillage traditionnel des navires à voiles.

Quant à l'article 33, il dispose : « le droit d'asile est garanti aux étrangers et aux apatrides persécutés ou gravement menacés de persécution, en raison de leur activité en faveur de la démocratie, de la libération sociale ou nationale, de la paix entre les peuples, de la liberté et des droits de la personne humaine. »

Ce texte rejoint à la fois les sources les plus anciennes de notre civilisation et les conquêtes les plus récentes de la démocratie. Tolérance et fraternité participent du sens de l'hospitalité des démocrates portugais, qui ont souvent eux-mêmes vécu l'exil politique pendant la dictature et la guerre coloniale, et trouvé un accueil chez les peuples amis. Devenus des élus du peuple portugais, les anciens réfugiés ont voulu inscrire dans le texte fondamental de leur patrie retrouvée les principes sacrés de l'hospitalité envers les étrangers et les apatrides, sans exclusive, et tout particulièrement envers ceux qui sont persécutés pour leurs convictions et leurs croyances.

« Nous sommes des étrangers où que nous soyons », écrivait Fernando Pessoa, poète de tous les exils et de tous les retours. Mais par là même nous devons savoir nous accueillir les uns les autres, partout dans le monde. Comme les pèlerins religieux ou les exilés politiques de tous les temps, nous savons que l'hospitalité nous attend à chaque coin de la terre, à chaque détour de la Voie Lactée. ■

JOSÉ AUGUSTO SEABRA, poète et essayiste portugais, est professeur de théorie de la littérature et de lettres portugaises à l'Université de Porto. Ancien député et ministre de l'Éducation, il est actuellement l'ambassadeur de son pays auprès de l'Unesco.

● ● ●
**UN INÉDIT DE ROBERT
LOUIS STEVENSON**

On vient de retrouver et de publier un manuscrit inédit de l'auteur de *L'île au trésor* (1883) : une nouvelle, *L'enchanteresse*, probablement écrite en 1889 durant la traversée d'Hawaï aux Samoa, où le célèbre romancier écossais devait finir ses jours. Ce manuscrit de 27 pages venait d'être acquis par l'Université de Yale (Etats-Unis) lorsqu'il fut découvert et identifié par le professeur David Mann. La nouvelle a été publiée dans le *Georgia Review*, la gazette littéraire de l'Université de Georgie.

● ● ●
CŒUR À CŒUR

Les hommes de petite taille ont deux fois plus de chances de faire un infarctus du myocarde à partir d'un certain âge, c'est ce qui ressort d'une enquête menée pendant 8 ans sur un groupe de près de 8 000 hommes avec les fonds de la British Heart Foundation. Sur un échantillon de 1 533 hommes mesurant moins de 1,67 m, 118 ont eu une crise cardiaque, contre 62 dans un échantillon similaire d'hommes mesurant plus de 1,77 m. Quelles seraient les raisons de cette différence ? Les hommes de petite taille tendent à avoir une tension artérielle et des taux de cholestérol supérieurs aux autres ; ils tendent aussi à fumer davantage ; mais le facteur décisif serait une capacité pulmonaire inférieure.

● ● ●
CULTURES NOUVELLES

De nouvelles cultures devraient bientôt permettre de produire localement le caoutchouc, le papier journal, les lubrifiants et d'autres produits non alimentaires. L'Association américaine pour le développement des cultures industrielles a annoncé qu'une société chimique brésilienne produisait du *guar*, une gomme végétale se prêtant à divers usages et pouvant notamment épaissir le ketchup (sauce à la tomate très appréciée par les jeunes Américains), ainsi que la

vernonia, une huile susceptible de servir de diluant pour la peinture. Une usine pilote doit être construite dans l'Arizona (Etats-Unis) pour extraire du caoutchouc du *guayule*, un arbrisseau poussant dans ces régions désertiques, et d'autres installations seront créées au Texas d'ici à 1991 pour fabriquer du papier journal à partir du *kenaff*, une plante annuelle herbacée.

● ● ●
**LA MONTÉE DES EAUX DE
LA CASPIENNE**

Le niveau des eaux de la mer Caspienne, entre l'Union soviétique et l'Iran, est monté de 1,5 m ces dix dernières années, inondant nombre de villes riveraines et plongeant les hommes de science dans une grande perplexité. En revanche, à quelque 480 km de là, la mer d'Aral risque d'être asséchée par l'irrigation, rapporte l'agence de presse soviétique Tass.

● ● ●
**UN DICTIONNAIRE DES
SUPERSTITIONS**

Un dictionnaire des superstitions de 1 500 rubriques, allant des chats noirs au bois qu'on touche pour conjurer le sort, a été publié par la Oxford University Press. Ses auteurs, Moira Tatum et Iona Opie, affirment que nombre de superstitions aujourd'hui répandues dans le monde entier sont bien antérieures à l'apparition de l'écriture. « Pourtant, explique Mme Tatum, un geste vieux de plus de 4 000 ans lié au culte de la nature, tel que toucher du bois, n'apparaît dans la littérature qu'au 19^e siècle, dans un jeu d'enfant. »

● ● ●
**LES FRUITS PERDUS
DES INCAS**

Tirés d'un oubli de près de cinq siècles, quelques-uns des superbes fruits cultivés dans les Andes par les Incas avant l'arrivée des Espagnols viendront peut-être enrichir l'ordinaire (et les finances) de quelques pays en développement, lit-on dans *The Lost Crops of the Incas*, une étude récente du National Research Council des Etats-Unis. Ces cultures originaires des

Andes, mais qui pourraient être acclimatées dans les régions montagneuses d'Asie et d'Afrique, sont notamment l'*arracacha*, une tubercule au goût de céleri, de chou et de marron, les *nuñas*, des haricots qui peuvent être soufflés comme le « pop-corn », la *quinoa*, une céréale deux fois plus riche en protéines que le blé, le riz ou le maïs, et la *chirimoya*, un fruit qui ressemble à l'anone et rappelle à la fois la papaye, l'ananas et la banane.

● ● ●
**DE L'AIR PRÉHISTORIQUE
DANS LES GLACES DE
L'ANTARCTIQUE**

Comment sait-on le temps qu'il faisait sur la Terre il y a 100 millions d'années ? En analysant les bulles d'air emprisonnées dans les glaces de l'Antarctique, qui renferment des échantillons d'atmosphères anciennes. Par l'analyse chimique de ces bulles on a pu évaluer, jusqu'à 160 000 ans en arrière, les concentrations d'oxyde de carbone atmosphérique, ce qui permet aux savants de supputer les conséquences de ce qu'on appelle l'effet de serre — un réchauffement planétaire provoqué par l'accumulation de ces gaz et qui pourrait entraîner des changements importants dans le climat de notre planète.

● ● ●
**DU NOUVEAU POUR LES
GRANDS BRÛLÉS**

Une nouvelle technique prometteuse pour le traitement des grands brûlés a été mise au point par un groupe de chercheurs américains : elle consiste à cultiver, sur une fine couche de protéines de vache, des cellules prélevées sur les régions saines de la peau des patients. « Le greffon obtenu par ce moyen s'apparente davantage à de la peau humaine que celui qu'on obtient par la simple culture de cellules », affirme l'un des chercheurs, le Dr. John F. Hansbrough, qui dirige le Service des brûlés du Centre médical San Diego de l'Université de Californie. Ces greffons présenteraient aussi l'avantage de prendre plus vite et d'être plus résistants.

● ● ●
LE TROPHÉE DU FAIR PLAY

Le Trophée international Pierre de Coubertin, attribué tous les ans, sous l'égide de l'Unesco, par le Comité international pour le fair-play, a été accordé, pour 1988, à une expédition soviéto-canadienne qui a traversé l'Arctique à ski, ainsi qu'à un champion olympique de boxe cubain. Les 13 membres de l'équipe soviéto-canadienne ont traversé en 91 jours l'océan Arctique à ski, depuis l'archipel de Severnaya Zemlya en URSS jusqu'à l'île de World Hunt au Canada en passant par le Pôle Nord. Le Cubain Teofilo Stevenson Lawrence, champion olympique de boxe, a remporté le trophée pour l'esprit de loyauté dont il a fait preuve tout au long de sa carrière.

● ● ●
MAISONS DE PLASTIQUE

A Pittsfield, aux Etats-Unis, on vient d'expérimenter un matériau de construction nouveau. Pour quelque dix millions de dollars, on a construit une belle maison de style colonial, faite pour un tiers de plastiques ultra-performants qui ne fondent qu'à très haute température, ne dégagent pratiquement pas de fumée en brûlant et permettent une bonne insonorisation.

● ● ●
SAVANTS EN HERBE

Neuf savants en herbe appartenant à six pays européens ont remporté en 1989 le premier prix dans un concours organisé par les Communautés européennes pour encourager la recherche scientifique chez les jeunes. Parmi les inventions primées, deux sont destinées à aider les handicapés — une machine à écrire équipée d'un contrôle électronique obéissant à l'œil et un dispositif qui permet de marcher en s'appuyant sur une barre coulissant sur des rails encastrés dans le mur. Les lauréats, tous âgés de 16 à 21 ans, ont chacun reçu une bourse d'étude d'une valeur de 5 000 ECU (unité monétaire européenne).

LE RETOUR DE L'INCA

PAR PERLA PETRICH

EN Amérique latine, la littérature épique revêt un caractère particulièrement dynamique ; profondément enracinée dans la réalité sociale des peuples du continent, elle tire ses origines de l'histoire précolombienne.

C'est ainsi que les anciens habitants du Mexique ont consigné de nombreux récits, légendes et mythes dans les codex, ces livres indigènes dont l'écriture consistait en des représentations pictographiques combinées à des idéogrammes et des signes phonétiques. Il existait même des centres où, après avoir expliqué aux jeunes le sens de ces livres, avec les mots précis servant à les interpréter, les maîtres leur faisaient apprendre par cœur les poèmes épiques, les discours et les mythes qu'ils contenaient.

La conquête espagnole a détruit la majeure partie de ces codex, qualifiés de païens et de diaboliques par les évangélistes. Ceux-ci, toutefois, ne purent éliminer ni la mémoire ni la transmission orale des thèmes qui ont ainsi pu survivre dans la culture de nombreux groupes. De plus, certains indigènes de noble extraction, comme Chimalpain et Ixtlilxóchitl, eurent tôt fait d'adopter l'alphabet latin pour transcrire ces récits dans leur propre langue. Les *Anales de Tlatelolco* des Nahuas sont nées de cette façon. Ce texte, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Paris, contient la généalogie des anciens souverains, ainsi qu'une relation de la conquête. De la même manière, on a sauvé des centaines de poèmes, telles la *Colección de Cantares mexicanos*, actuellement à la Bibliothèque nationale de Mexico, ou le *Manuscrito de los Romances de los Señores*



La décapitation de l'Inca, illustration d'un codex péruvien du 16^e siècle.

de la Nueva España, conservé à la Bibliothèque de l'Université du Texas, aux Etats-Unis.

Chez les Mayas, les manuscrits les plus précieux sont anonymes, comme les *Livres de Chilam Balam* en langue maya-yucatèque et le *Popol Vuh* en langue maya-quinché. L'un et l'autre sont des récits de caractère historique et prophétique.

Certains métis, comme Fernando Alvarado Tezozómoc, et de nombreux missionnaires espagnols s'employèrent à recueillir et conserver

sous forme écrite les traditions de ces peuples. Tel est le cas des religieux Andrés de Olmos, Benavente Motolinía et, surtout, Bernardino de Sahagún, à qui l'on doit, en espagnol, la célèbre *Historia general de las cosas de la Nueva España* (L'histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne, 1565-1569).

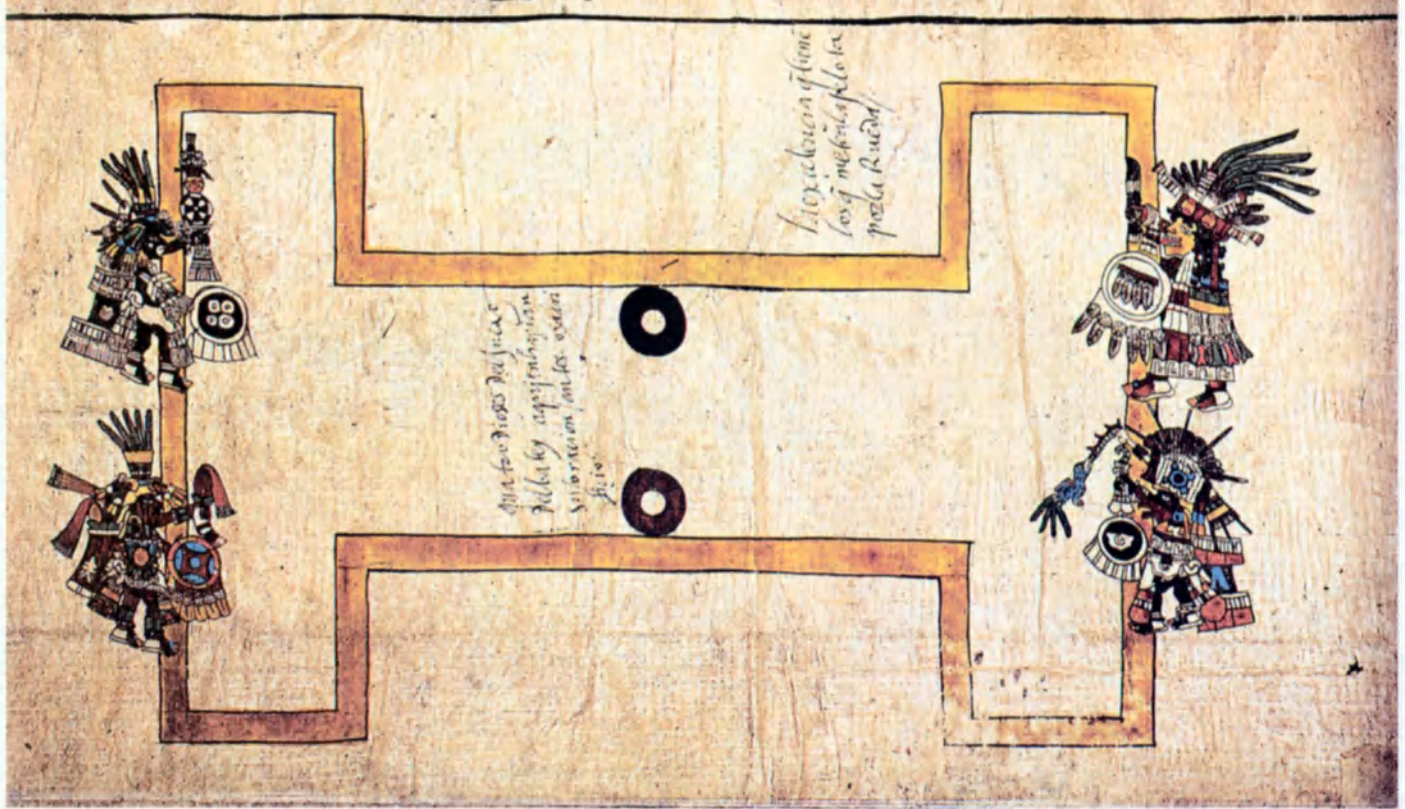
Chez les Nahuas comme chez les Mayas, on trouve des récits épiques consacrés aussi bien aux pérégrinations collectives à la recherche d'un lieu de sédentarisation qu'à la fonda-

tion de villes et aux exploits des héros civilisateurs.

Le poème épique de Quetzalcóatl — tout à la fois divinité et héros civilisateur — est un exemple caractéristique de la littérature des Nahuas. L'histoire de ce peuple peut être retracée à travers des textes appartenant à différents documents : « Les annales de Cuauhtitlán », l'« Histoire toltèque-chichimèque », ou la « Légende des soleils ». Ces recueils de poèmes et de récits tenant à la fois de la mythologie et de l'histoire furent rédigés par des autochtones au milieu du 16^e siècle. On y raconte comment le prince et prêtre de Tula, détenteur de tous les biens culturels et garant de la pureté du culte, dut, après un long et cruel combat contre des ennemis qui entendaient instituer la pratique des sacrifices humains, renoncer à ses fonctions et disparaître dans la mer, laissant espérer son retour.

Les narrations épiques les plus célèbres sont contenues dans le *Popol Vuh*, écrit au 16^e siècle mais découvert au 18^e seulement par le frère Francisco Ximénez, curé de Chichicastenango au Guatemala. Outre les mythes cosmogoniques et autres légendes relatant les multiples créations avortées de l'homme, l'ouvrage retrace les pérégrinations en quête du feu des quatre premiers héros quichés et les luttes qu'ils durent soutenir pour asseoir leur pouvoir.

L'épopée inca, pour sa part, reprend le thème des pérégrinations en le rapportant aux quatre tribus qui furent appelées à fonder Cuzco. Selon les versions compilées par l'ethnologue péruvien J. Ossio, quatre frères sortirent de quatre cavernes



Quetzalcóatl et trois autres divinités aztèques s'affrontent dans un jeu de pelote, rituel festif représenté dans le *Codex Borbonicus* (1325-1521).

accompagnés de leurs épouses. Un seul couple parvint dans la vallée de Cuzco — Ayar Manco et Mama Ocllo — et c'est à l'endroit même où Ayar Manco enfonça sa baguette d'or dans le sol que fut édiflée la capitale de l'empire inca.

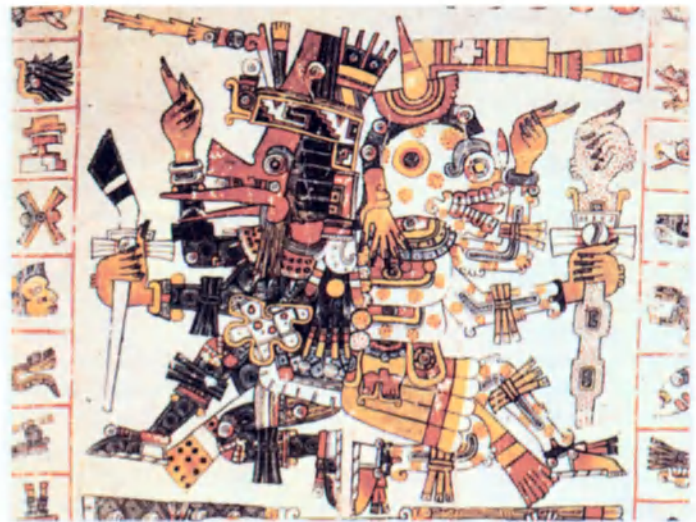
Le fils du Soleil

L'exemple inca est également représentatif du dynamisme et de la survivance des récits épico-mythiques dans les communautés indiennes d'Amérique latine, comme l'illustre si bien l'histoire du dieu Inkarrí, le fils du Soleil, que de nombreux textes représentent comme la victime des Espagnols, qui l'auraient martyrisé et décapité. La tête d'Inkarrí, séparée du corps, continuerait à vivre dans quelque lieu secret, à Cuzco ou dans la forêt selon certaines versions étudiées par J. Ossio, où elle donnerait naissance à un nouveau corps. Sa croissance achevée, le fils du Soleil reviendra pour procéder au jugement dernier et restaurer l'empire.

Cette croyance reste vive, et, chaque année, dans de nombreuses communautés du Pérou, d'Equateur et de Bolivie, des cérémonies en l'honneur du saint patron local sont l'occasion de représenter la mort de l'Inca, souverain vénéré à l'instar d'Inkarrí comme le fils du Soleil, ce qui permet d'identifier le prince au dieu. Pour ces représentations, les

acteurs (tous autochtones), vêtus à la mode de l'époque, revivent une série d'événements mythiques et historiques que l'épopée populaire situe en marge du temps, en les juxtaposant et en les faisant coïncider. Ainsi se confondent des croyances pré-hispaniques, la conquête vue par les peuples conquis et des faits historiques remontant jusqu'à l'exécution d'Atahualpa à Cahamarca en 1533 sur ordre du conquistador Francisco Pizarro.

La mort de l'Inca marque la chute de l'empire, la fin d'une époque et le début de la domination espagnole. Pizarro et la décapitation de l'Inca reviennent dans toutes les représentations. Or, dans la réalité, Atahualpa a subi le supplice du garrot. Que la mémoire collective ait ainsi substitué le décolllement à la strangulation suggère que les Indigènes identifient l'Inca, non pas à Atahualpa mais à Sayri Tupac, qui fut effectivement décapité et que l'on considère comme le dernier des souverains incas, puisqu'il résista aux conquistadors à Vilcabamba jusqu'en 1572. Cette substitution souligne davantage encore l'identification de l'Inca au dieu Inkarrí. Et l'on continue de représenter cet épisode, d'en faire revivre les images, parce que dans un avenir non précisé (quand le corps du dieu-souverain aura achevé sa reconstitution), l'ancienne civilisation recouvrera sa splendeur, restaurera sa loi



Pictogramme aztèque figurant le cycle éternel de la vie et de la mort. *Codex Borgianus* (1200-1500).

et rendra les terres aux descendants de leurs véritables propriétaires.

Ce récit épique et de nombreux autres ont perduré et sont parvenus jusqu'à nous en se recréant et en se modifiant sous les influences réciproques des cultures indigène, européenne et africaine qui coexistent sur le continent depuis la fin du 15^e siècle. Cette évolution a certes accentué la similitude des thèmes entre les différentes aires culturelles. Mais on pourrait trouver à cette similitude une autre base. L'histoire vécue par les habitants de l'Amérique latine à partir de l'arrivée des Européens s'inscrit dans un seul et même contexte : celui de la domination coloniale et du sous-développement. L'analogie des conditions socio-politiques tend peut-être à unifier l'imaginaire collectif. ■

PERLA PETRICH, d'Argentine, est professeur de littérature à l'Université de Paris VIII et membre du laboratoire de langues et de civilisations de tradition orale (LACITO) au Centre national de la recherche scientifique (CNRS).

UNE ÉNIGME SCIENTIFIQUE : LA MORT DES DINOSAURES

PAR LÉONARD GINSBURG



L'*Ankylosaurus*,
dinosaur cuirassé d'une
longueur de 4,30 mètres.

LES dinosaures ont vécu 150 millions d'années, de l'ère du trias au crétacé, puis ils ont disparu. La taille gigantesque de certains d'entre eux, leur silhouette étrange de reptiles aux membres porteurs allongés, la longévité de leur espèce et leur extinction simultanée sur toute la terre en ont fait un sujet d'intérêt et d'étonnement.

On a pu reconstituer leur apparence en étudiant leur squelette, mais la cause de leur disparition est moins évidente. Il a fallu, pour tenter de l'élucider, faire appel à différentes disciplines : biologie, physiologie, paléoclimatologie, paléographie, astronomie. Le maniement, plus ou moins heureux, de ces données diverses a abouti à la formulation de nombreuses hypothèses, dont la plupart n'ont eu qu'un succès éphémère. Actuellement, il subsiste deux théories, parfaitement divergentes, qui procèdent de prémisses et de modes de raisonnement diamétralement opposés. L'une, catastrophiste, fait appel à des objets tueurs extra-terrestres, l'autre, gradualiste, s'appuie sur l'évolution de phénomènes géologiques.

La théorie de la comète tueuse

Des lits surchargés d'iridium, de palladium et de platine remontant à l'époque de transition entre le crétacé et le tertiaire ont été découverts dans des couches sédimentaires de la région de Gubbio, en Italie centrale. Des couches enrichies en iridium, appartenant à la même époque géologique ont été également retrouvées au Danemark, en Espagne, en France et en Nouvelle-Zélande. Pour le géologue américain Walter Alvarez, le fait que ce phénomène ait été contem-

porain de l'extinction des dinosaures ne peut pas être fortuit. L'un serait donc la cause de l'autre. Restait à imaginer le processus liant les deux événements.

Le scénario proposé par Alvarez en 1980 est le suivant : l'iridium étant un élément très rare sur la terre, sa concentration dans une couche sédimentaire ne peut pas provenir de la simple érosion des massifs anciens émergés ou de phénomènes biochimiques, mais d'un objet extra-terrestre qui aurait percuté la Terre. Or les météorites sont particulièrement riches en iridium. Alvarez suppose donc qu'une météorite de 6 à 10 km s'est écrasée sur notre planète, soulevant un immense nuage de poussière terrestre qui, mélangée à la poussière dégagée par l'éclatement de la météorite, aurait obscurci l'atmosphère au point de faire barrage aux rayons solaires et de bloquer la photosynthèse. Cette nuit aurait duré de six à dix années, au cours

desquelles les dinosaures seraient morts de faim. Les mammifères, de taille beaucoup plus réduite, auraient, eux, réussi à survivre en se nourrissant de graines et de restes végétaux non décomposés.

Cette théorie a subi depuis quelques accommodements : on a observé que dans les couches enrichies en iridium, la masse de matière d'origine terrestre est bien inférieure à celle qu'un impact de météorite aurait pu soulever. On a donc substitué à la météorite des comètes. Celles-ci se seraient désagrégées à l'approche de la Terre, qui aurait alors reçu une pluie de débris. La suite du scénario serait la même.

Régressions marines et glaciations

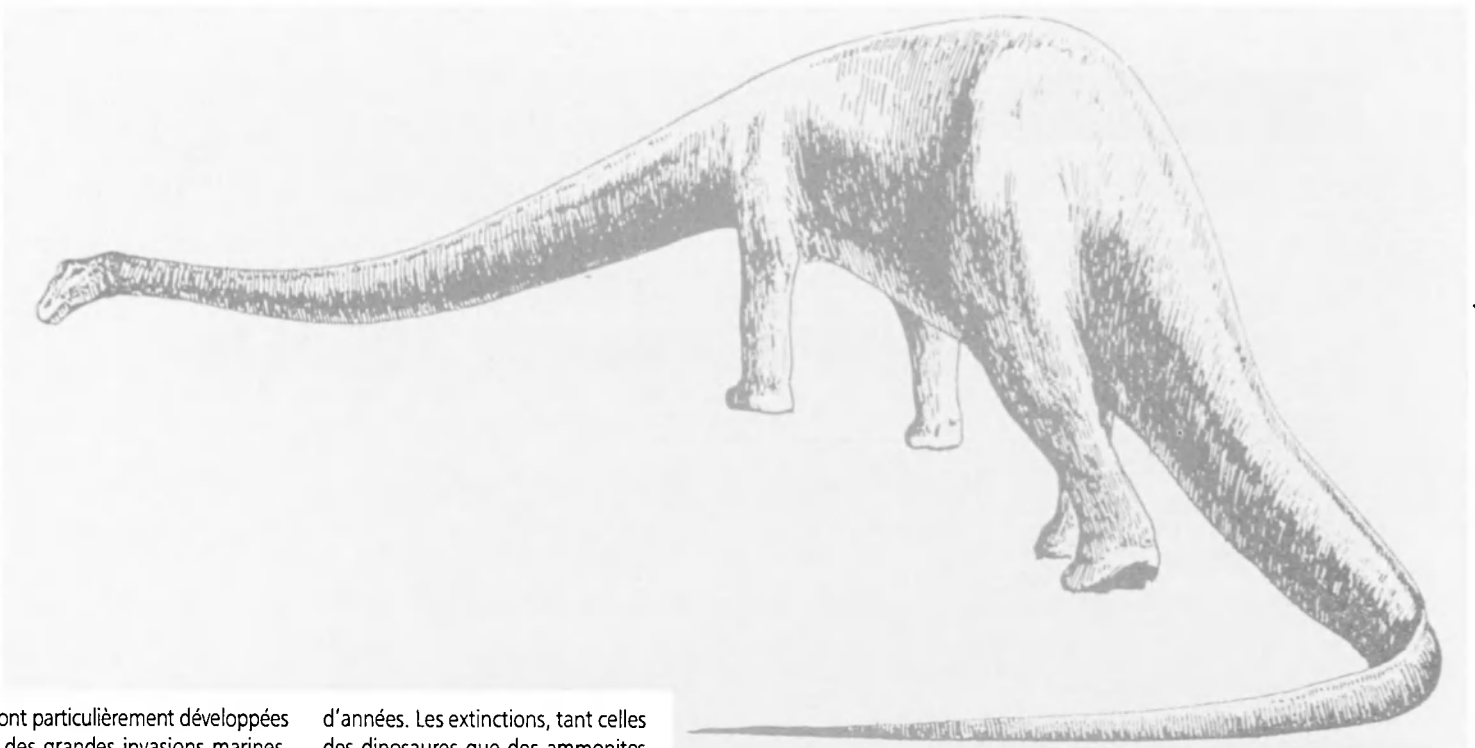
Une autre théorie, que j'ai proposée dès 1964, se fonde sur le fait que, depuis le début de l'ère primaire, les grandes extinctions, qu'on appelle aujourd'hui les extinctions en masse,

ont coïncidé avec des régressions marines. Chaque division majeure de notre chronologie géologique commence par une transgression marine qu'accompagne l'apparition d'une faune nouvelle, et se termine par une régression marine qui est contemporaine d'une extinction en masse. La répétition constante, sur 600 millions d'années, de la simultanéité des deux phénomènes — régression marine et extinction en masse — peut difficilement être considérée comme fortuite. On est conduit à admettre qu'il y a une relation directe, de cause à effet, entre les fluctuations du niveau marin et le renouvellement des faunes au cours des temps géologiques.

Les zones marines néritiques, c'est-à-dire les zones peu profondes allant jusqu'à moins 120 m environ, sont celles où la lumière solaire pénètre le plus ; elles sont de ce fait les plus riches en microflore et donc, par le jeu de la chaîne trophique, les plus riches en faune. Ces zones néritiques

Le *Triceratops*,
dinosaur herbivore,
long de 7 mètres.





Le *Diplodocus*,
quadrapède herbivore qui atteignait
27 mètres de long.

se sont particulièrement développées lors des grandes invasions marines. Au crétacé moyen, par exemple, elles recouvraient la plus grande partie de l'Europe, de la Bretagne à l'Oural. Le retrait de la mer au cours du crétacé supérieur a réduit de 200 à 300 fois l'étendue de ce plateau continental sous-marin. Le manque d'espace vital a entraîné une concurrence entre les animaux marins qui y vivaient. Une réduction de la faune s'est donc faite naturellement, et dans une proportion sensiblement égale à celle des espaces vivables.

Presque tous les groupes d'animaux furent atteints : certains disparurent totalement. Ce fut le cas des ammonites, des bélemnites et des reptiles marins qui s'en nourrissaient. D'autres groupes, comme les brachiopodes et, à moindre échelle, les échinodermes, sans disparaître complètement, ont été très touchés. Ajoutons que le retrait de la mer a été lent et s'est étalé sur 15 millions

d'années. Les extinctions, tant celles des dinosaures que des ammonites et d'autres groupes zoologiques, ont donc été progressives.

Sur les terres émergées, deux phénomènes ont dû jouer : d'une part, l'élargissement de ces terres qui a provoqué une continentalisation du climat, avec des écarts thermiques plus marqués entre l'hiver et l'été ; de l'autre, la baisse générale de la température moyenne annuelle.

Les dinosauriens, animaux de grande taille à température variable, ont été directement touchés par ce refroidissement climatique. Leur température interne, comme celle de tous les reptiles, suivait les fluctuations de la température ambiante et il a suffi que celle-ci s'abaisse jusqu'au seuil de température interne nécessaire à l'activité biologique pour entraîner leur extinction. Les reptiles de petite taille ont mieux résisté car ils pouvaient hiberner ou se protéger dans des terriers, comme le font

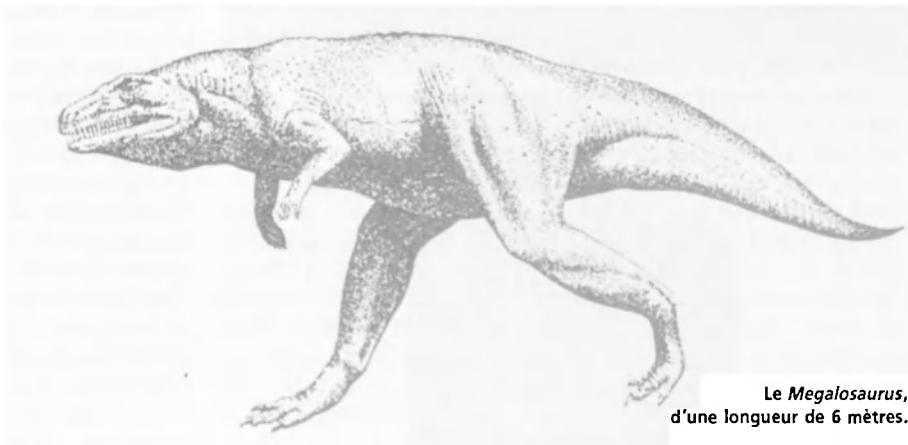
actuellement les espèces des régions tempérées. Les mammifères et les oiseaux, animaux à température constante, donc beaucoup moins dépendants des conditions climatiques extérieures, ont pu ainsi passer sans souffrir du crétacé au tertiaire.

Au-delà de la science

Ces deux théories ont leurs partisans et leurs détracteurs. La théorie de la comète tueuse, invoquant des phénomènes extra-terrestres, exerce une forte fascination sur le public, notamment des médias. A l'heure de la conquête de l'espace et de la peur de la destruction thermo-nucléaire, elle trouve un écho dans les préoccupations du moment. Si elle devait

se vérifier, elle donnerait en plus, pense-t-on, une approximation acceptable des effets d'une catastrophe nucléaire majeure sur notre biosphère.

Plus biologique et globalisante, la théorie de la régression permet d'expliquer davantage de phénomènes restés obscurs, et relie entre eux des événements géologiques divers. Aussi est-elle mieux acceptée dans les milieux géologiques et paléontologiques. Elle souffre cependant de sa complexité, de sa technicité et du fait qu'elle n'a rien de spectaculaire. Au siècle de la vitesse, des records, de la rentabilité à court terme, les effets d'une régression étalée sur quinze millions d'années peuvent sembler moins palpitants. ■



Le *Megalosaurus*,
d'une longueur de 6 mètres.

LÉONARD GINSBURG,
de France, est un spécialiste de
l'anatomie et de la paléontologie
des vertébrés, notamment les
mammifères du miocène et les
reptiles du trias. Il a dirigé de
nombreuses fouilles dans le
monde entier et a publié plus de
deux cents travaux scientifiques.

PARIS 1190 : L'ENCEINTE DE PHILIPPE AUGUSTE

PAR ARTHUR GILLETTE

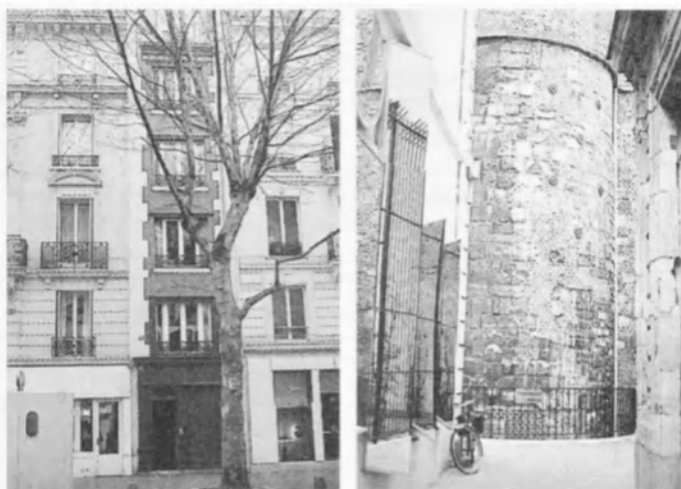
Ni cartes postales, ni visites organisées, ni itinéraires balisés et à peine une mention dans les guides de la ville. Et pourtant, c'est un monument dont il reste de nombreux vestiges, certains bien visibles pour des milliers de Parisiens qui les côtoient chaque jour sans le savoir et peut-être même sans les voir.

De quoi s'agit-il ? Eh bien, du formidable mur d'enceinte bâti autour de Paris à partir de 1190 par Philippe Auguste, l'un des grands rois capétiens de la France médiévale, qui régna de 1179 à 1223. Pour les huit cents ans de son édification, ce rempart mériterait bien qu'on parle un peu de lui.

C'est alors qu'il s'apprêtait à partir pour la Terre Sainte, en 1191, afin de participer à la Troisième croisade, que Philippe Auguste entreprit de construire ce rempart pour protéger Paris, devenu peu de temps auparavant capitale de la France, des assauts des forces anglo-normandes massées en aval de la Seine. Pourtant, Philippe s'était croisé en compagnie de Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, ce qui montre bien que le jeu des alliances politiques était déjà aussi compliqué qu'aujourd'hui.

Ce qui reste de l'enceinte délimite un espace ovale de 235 hectares qui devait englober à l'époque quelque cent mille habitants, un nombre indéterminé de têtes de bétail et de nombreux lieux-dits dont on retrouve encore la trace dans le nom de certaines rues.

Les archéologues ne sont pas d'accord sur ce point, mais on estime généralement que, selon les besoins de la défense, la hauteur du rempart allait de six à neuf mètres ; son épaisseur atteignait presque trois mètres à la base, qui était plus évasée que le sommet où passait un chemin de ronde pour les guetteurs et les archers. La partie située au nord de



la Seine (rive droite) fut financée en grande partie par les marchands parisiens soucieux de protéger un commerce devenu florissant grâce à la relative sécurité assurée par les rois capétiens.

Par contre, personne ne s'offrit pour financer le rempart de la rive gauche. Il y avait bien, au sud de la Seine, de riches monastères et autres établissements religieux, mais ils avaient les moyens de se défendre eux-mêmes. Le reste de la population était composé d'agriculteurs et d'étudiants impécunieux dans ce que l'on appelait le quartier latin, parce que le latin était la langue commune de ces gens venus de partout. Ce fut donc le roi qui paya le rempart sud, mais certainement pas par générosité pure. Philippe Auguste a vu là sans aucun doute l'occasion de s'assurer un avantage politique et psychologique dans sa lutte contre la puissante caste des grands féodaux, sur lesquels il n'exerçait qu'un contrôle hypothétique et en tous cas à peine toléré.

Outre les portes fortifiées correspondant aux points d'entrée et de sortie des grands axes est-ouest et nord-sud, la muraille comportait une série de tours semi-circulaires de 6 m de diamètre disposées tous les 60 m environ, soit deux fois la portée (une trentaine de mètres) des flèches des arbalétriers qui les gardaient.

Contrairement à celles bâties par Philippe Auguste dans d'autres villes du royaume, l'enceinte de Paris ne comportait pas de fossé à l'origine. C'est Charles V qui le fera creuser pendant la guerre de Cent ans, un siècle et demi plus tard, pour renforcer les défenses de la capitale contre l'Anglais. La construction de la Bastille remonte à la même période.

La décision de Philippe Auguste est sans doute due aussi en partie à sa volonté résolue de renforcer les



bases de la société française, qui émergeait alors de l'anarchie du haut Moyen Age. C'est en effet sous ce roi et grâce à lui que Paris commence à prendre vraiment l'aspect d'une capitale avec la réalisation de grands travaux d'urbanisme.

Pour la première fois depuis la conquête de la Gaule par les Romains, on pave les rues principales. En même temps, on construit l'hôtel-Dieu, qui existe toujours pratiquement sur le même emplacement, ainsi qu'un grand marché central auquel on accédait par des portes fermées la nuit et destinées à assurer la continuité du commerce — par opposition aux grandes foires ambulantes, très répandues alors. Le marché des halles, comme on l'appelait, est resté sur le même emplacement au cœur de la ville pendant des siècles, et ce n'est qu'après 1970 qu'il a été déplacé à la périphérie. En même temps, on construisait le premier Louvre et on poursuivait l'édification de Notre-Dame, entamée sous Louis VII, le père de Philippe Auguste.

Celui-ci semble avoir été obsédé pendant tout son règne par la néces-

sité de créer une monarchie puissante et centralisée pour contrôler directement des territoires qui ne cessaient de s'agrandir. La France de Philippe Auguste n'était peut-être pas encore une nation, mais elle présentait déjà bien des aspects, tant positifs que négatifs, d'un Etat.

Le roi aurait sans doute pu trouver un allié dans l'Eglise s'il ne s'était aliéné la bienveillance de Rome, notamment en répudiant sa seconde femme pour se remarier. Cela lui avait valu d'être provisoirement excommunié, ainsi que ses sujets, ce qui, pour eux du moins, constituait une décision très grave. Dans sa lutte contre les féodaux, le roi pouvait s'appuyer sur la bourgeoisie naissante de villes et en particulier sur les riches marchands.

Sans lier absolument ses intérêts à ceux de la bourgeoisie, Philippe Auguste la traitait souvent en alliée. Quand il partit pour la croisade, par exemple, c'est à sept bourgeois qu'il confia les clés du trésor royal, ce qui ne s'était jamais vu. Il accorda également des chartes aux guildes des bouchers et des drapiers et favorisa

le développement de celle des marinières, corporation indispensable au ravitaillement de Paris par la Marne, l'Oise, l'Yonne et, bien sûr, la Seine. Cette décision était d'autant plus avisée que les transports par voie de terre étaient alors compliqués par l'état des routes, dont beaucoup dataient de l'époque romaine.

La signification de la muraille de Philippe Auguste n'était donc pas seulement militaire, mais aussi politique et psychologique, marquant la frontière entre le monde féodal et une nouvelle forme de vie, la vie citadine. En effet, la ville offrait un refuge, un anonymat, des possibilités nouvelles et un degré de liberté inconnus sur les terres des seigneurs, à telle enseigne qu'il suffisait à un serf fugitif de passer un certain temps (un an et un jour par exemple) dans une ville pour devenir un homme libre.

Bien du temps a passé depuis, et il suffit de regarder un plan de Paris pour constater combien la ville s'est peu à peu agrandie autour de l'enceinte de 14^e siècle, ces murs épais qui proclamaient « C'est ici que commence la ville ». ■

Ci-dessus et ci-contre, vestiges du mur d'enceinte érigé autour de Paris à partir de 1190. A l'extrême gauche, un bâtiment étroit s'élève sur l'emplacement d'une partie de l'ancienne muraille.

ARTHUR GILLETTE
est le rédacteur en chef de
Museum,
une revue internationale de
l'Unesco. Il est l'auteur de
nombreux articles
de caractère culturel.



DANS le département des Landes, l'abri sous roche des chasseurs-cueilleurs du paléolithique se trouve sur un cône d'éboulis de falaise qui domine la rivière à la hauteur d'un gué ; de là, l'homme de cette époque surveillait le passage des animaux lors des changements climatiques saisonniers. Le squelette d'un renne dépecé à cet endroit et mis au jour par les fouilles donne une idée de ce qu'était la vie de ces chasseurs-cueilleurs.

Dans le Lot-et-Garonne, en revanche, les abris sous roche du paléolithique se trouvent au bord des rivières, ce qui laisse penser qu'on y pratiquait la pêche. Les mégalithes alentour, les pièces trouvées dans les fouilles et conservées dans les musées locaux permettent d'expliquer comment l'homme, de prédateur, est devenu éleveur pour ensuite se sédentariser avec l'apparition de l'agriculture ; comment une maîtrise plus grande du feu lui a permis d'améliorer la qualité de ses céramiques et de développer une technologie du métal — bronze d'abord, fer ensuite.

Par la comparaison de ces deux sites, on peut faire comprendre, même à de jeunes enfants, que l'organisation du paysage par l'homme, que ses activités et son habitat, ne sont pas immuables, qu'ils ont varié au cours des âges en fonction de besoins différents.

Les « classes patrimoine », une expérience pédagogique tout à fait originale lancée en 1982 dans la région Aquitaine*, sont ainsi nées du double souci d'initier concrètement les jeunes aux richesses du passé tout en les amenant à participer, à leur niveau, à la tâche commune de connaissance et de sauvegarde du patrimoine culturel.

L'ENFANT ET LE PATRIMOINE

PAR FRÉDÉRIC BERTHAULT

Conçues comme des classes transplantées, elles permettent aux élèves de l'enseignement primaire (jusqu'à 11 ans) de séjourner pendant toute une semaine avec leurs enseignants dans des lieux riches en vestiges historiques et archéologiques. Ils sont généralement hébergés dans des édifices, châteaux ou abbayes, présentant eux aussi un intérêt historique. On les sensibilise ainsi à leur patrimoine local, celui qu'ils côtoient tous les jours sans voir, celui que demain, devenus adultes, il devront non seulement éviter de détruire, mais aussi protéger.

Villas romaines et bastides médiévales

La visite des sites préhistoriques est suivie d'un atelier de taille de silex. Des chercheurs montrent aux enfants les techniques de nos lointains ancêtres. Les enfants taillent ensuite eux-mêmes les pierres. À l'aide des outils qu'ils ont fabriqués, ils raclent des

peaux ou du bois, vérifiant ainsi directement leur efficacité.

Les vestiges d'un forum ou les ruines d'une villa du 4^e siècle qui a gardé, dans un excellent état de conservation, son balnéaire au pavement de mosaïque, sont une excellente introduction à la période gallo-romaine. Leur visite est suivie d'un nouvel atelier au cours duquel les enfants confectionnent une petite mosaïque, suivant les méthodes anciennes rapportées par les auteurs de l'Antiquité.

Abbayes et églises du 12^e siècle, bastides des 14^e et 15^e siècles, permettent ensuite d'aborder l'architecture religieuse, civile et militaire du Moyen Âge — et à travers elle les mentalités, les rapports socio-politiques et les problèmes économiques de cette époque.

La semaine s'achève sur une veillée animée par des musiciens de la région jouant de la musique médiévale et de la Renaissance. Instruments

anciens, musique et danses concluent d'une manière festive cette initiation au patrimoine local.

Les archéologues de l'an 2000

À la demande des enseignants et des élèves eux-mêmes, un second type de classes patrimoine, complément du précédent, a été créé à l'intention des 10-15 ans, afin de les initier cette fois aux techniques de l'archéologie.

Il n'était pas question de permettre aux enfants de fouiller un site réel qui, par ailleurs, pouvait se révéler pauvre en trouvailles et décevant du point de vue pédagogique. Aussi a-t-on imaginé de créer de toutes pièces un site archéologique comportant une succession de couches ou de niveaux correspondant à différentes périodes d'occupation du terrain, notamment un niveau « préhistorique » et un niveau « historique » afin de couvrir l'ensemble de la science archéologique et de ses méthodes.

La reconstitution du niveau « préhistorique » n'a pas posé de problèmes. La connaissance des vestiges laissés par les chasseurs-cueilleurs européens et des techniques de taille des outils est aujourd'hui suffisamment avancée pour que les archéologues puissent recréer avec précision un fond de cabane, un foyer, un secteur de débitage lithique et autres vestiges d'un campement de l'époque.

En revanche, la difficulté majeure est venue de la reconstitution du niveau « historique », pourtant bien mieux connu des chercheurs. Certes, on pouvait refaire un pan de mur en pierre ou en brique ; mais à moins d'utiliser du matériel d'époque trouvé dans les fouilles — ce que le souci de la conservation du patrimoine interdisait — il aurait fallu reproduire

des objets en céramique et en métal ; et cela présentait quelques difficultés.

On a donc eu l'idée de mettre en place un niveau « contemporain », constitué d'objets divers des années 1960-1970 ramassés dans une décharge d'ordures ménagères.

On explique aux enfants, avant la fouille, qu'ils sont des archéologues de l'an 2000 et que des prospections de surface laissent supposer une occupation antérieure du lieu. Pour en avoir confirmation, ils devront effectuer un sondage limité. La surface fouillée est un carré de quatre mètres de côté, dégagé à l'aide des outils de l'archéologue (truelles, instruments de dentiste, pinceaux). Les couches du sol sont composées de sables de couleurs différentes, ce qui facilite le dégagement et le repérage des niveaux. Les objets sont laissés en place.

Quand un niveau est entièrement fouillé, on fait le relevé de sa structure et des objets qu'il renferme à l'aide de décimètres, de fils à plomb et de niveaux de chantier, pour les reconstituer le lendemain en classe sur un plan à échelle réduite. Les résultats sont ensuite analysés et commentés.

À l'usage, ce niveau « contemporain », dont on pouvait craindre qu'il fût de peu d'intérêt pour les élèves, s'est révélé, bien au contraire, plus riche du point de vue pédagogique que tout autre. En effet, les objets sont pour la plupart reconnus par les enfants, qui déterminent alors aisément leurs fonctions. Il leur faut ensuite découvrir le rôle des espaces délimités, dans ce cas une cuisine, une partie de chambre et un segment de rue.

Ce qui subsiste de l'entrée d'une habitation permet de distinguer l'espace extérieur de l'espace intérieur. Un dépôt d'ordures située dans l'espace extérieur évoque l'emplacement d'une poubelle ; des ressorts de lit, les restes d'un téléviseur, les orientent vers la fonction repos-détente, tandis que la présence d'un robinet et les débris d'un lavabo leur indiquent qu'ils se trouvent dans une



chambre à coucher plutôt que dans un salon. Ustensiles de cuisine, brûleurs de gazinière, grille de réfrigérateur permettent d'élucider sans peine les fonctions du troisième espace. Enfin, des indices relevés sur des boîtes vides, ou même sur certains objets recollés, indiquent leurs provenances et mettent en évidence la notion d'échanges entre régions différentes. Du type des ustensiles et de la nature des produits retrouvés on peut déduire, au moins partiellement, les modes culinaires de l'endroit.

Ainsi, dès ce niveau et de la manière la plus simple pour eux, grâce à un matériel « archéologique » qu'ils connaissent, les enfants peuvent-ils appréhender, non seulement les gestes de l'archéologue (fouille, relevé, restitution graphique), mais aussi le raisonnement qu'il suit pour tenter de reconstituer les modes de vie anciens.

La fouille se poursuit jusqu'au niveau « préhistorique » formé de trous de poteaux, restes de foyer (charbon de bois, galets brûlés), rognons de silex, déchets de taille, outils. Avec l'expérience du niveau contemporain, les méthodes de fouille se sont nettement améliorées : les techniques et les raisonnements utilisés précédemment, et qui dans d'autres conditions auraient été difficiles à saisir, sont maintenant appliqués avec aisance par les enfants. ■

* Région qui comporte cinq départements : la Gironde, les Landes, le Lot-et-Garonne, la Dordogne et les Pyrénées-Atlantiques.

FRÉDÉRIC BERTHAULT,
de France, archéologue et
historien des religions de
l'Antiquité, est le responsable des
« classes patrimoine » dans la
région Aquitaine. Il a publié de
nombreux articles, sur ce sujet
notamment, dans les revues
spécialisées.

Porte d'Hastings, petite ville fortifiée datant du Moyen Âge ou bastide, située dans les Landes (France).

Le courrier des lecteurs



Pour l'amour des arbres

Les arboretums, collections d'arbres méconnus, ont un intérêt à la fois scientifique, pédagogique et ornemental. Conservatoires de la diversité des espèces végétales, ce sont véritablement des musées vivants, tant à l'usage des professionnels (paysagistes, pépiniéristes) qu'à celui des étudiants, des botanistes et des amateurs. Cependant, ils sont trop rares en France, et de nombreux départements en sont totalement dépourvus. C'est le cas du département de l'Isère.

Partant de ce constat et poussé par une véritable passion pour les arbres, j'ai eu l'idée de créer un arboretum en Isère. A 28 ans, je peux espérer suivre longtemps l'évolution d'une telle collection.

Mais ma seule motivation ne suffit pas pour convaincre des partenaires fonciers et financiers qui, ignorant tout de l'arbre et recherchant une rentabilité immédiate, ont du mal à percevoir l'utilité de ce qui leur semble n'être qu'une forêt ou un jardin public.

Vous qui connaissez la valeur d'un arboretum, la richesse des renseignements qu'il fournit sur un lieu donné, vous pouvez par votre soutien me donner une « légitimité », étayer les arguments que j'aurais à développer. Je vous serais donc infiniment reconnaissant d'appuyer ma démarche.

Pierre Eymery
Chemin du Pré Guillet
38320 Herbeys (France)

Internatia lingvo

Je crois que beaucoup de personnes dans le monde aimeraient lire votre revue en espéranto. Ne serait-ce pas possible ? Il existe d'excellents traducteurs en cette langue.

Renée Correy
Besançon

Maths : l'apport mésoaméricain

Fidèle abonné, je trouve tout à fait regrettable, pour ne pas dire plus, que dans un numéro consacré aux mathématiques (*Voyage au pays des mathématiques*, novembre 1989) vous n'ayez pas jugé utile, voire essentiel, de mentionner l'apport mésoaméricain. Des lointains Olmèques au dernier Aztèques, en passant par les Mayas, les Zapotèques et les Mixtèques, ils ont été capables de déterminer, mieux que nous parfois, le mouvement des planètes et d'établir, à travers un réseau de nations différentes, un calcul du temps rigoureux. Ne sont-ils pas les inventeurs d'un zéro en forme de coquillage qui vaut bien celui des brahmanes ? C'est à croire que votre Ulysse a perdu sa boussole en atteignant l'Atlantique.

Vous allez me répondre que dans le numéro tant, de telle année, le sujet a été abordé et qu'il le sera dans celui de l'année prochaine. Peu importe. Il y a dans cet oubli une faille importante dans la démarche qui doit animer l'Unesco et plus spécifiquement votre revue : les échanges culturels entre les peuples. Nous n'aurions jamais réussi notre bond en avant, nous, les Européens, de la Renaissance à l'ère industrielle, sans l'apport des connaissances mésoaméricaines en matière d'alimentation, et nos avancées mathématiques n'auraient pas pris un tel essor si elles étaient restées cantonnées aux ouvrages d'une élite rassasiée. Apportés dans les cales des galions espagnols, une cinquantaine de légumes et de fruits divers ont révolutionné l'agriculture. C'est loin d'être négligeable : quand on a de quoi manger, on a le loisir de se cultiver l'esprit et d'atteindre les sommets de poésie où mènent les mathématiques.

Claude Bergerat
Rueil-Malmaison

Un index décennal

Je trouve que l'index cumulatif du *Courrier de l'Unesco* porte sur une période trop longue — 1948-1987, les quarante premières années de la revue. N'y étant abonné que depuis 1980, devrais-je attendre quarante ans encore avant d'obtenir l'index des années actuelles ? Ce serait regrettable, car le *Courrier* est un excellent outil de travail pour tous. Ne pourriez-vous envisager la publication d'index décennaux ?

Daniel Clays
Dunkerque

Le projet est à l'étude et nous espérons aboutir prochainement

Nombres mésopotamiens

Dans votre numéro de novembre 1989 consacré à un *Voyage au pays des mathématiques*, qui me dépasse d'ailleurs largement contrairement à ce que m'avait laissé espérer l'éditorial, on trouve dans un tableau à la page 16 le chiffre 1989 écrit en nombres mésopotamiens sous la forme de 33 soixantaines et 9 unités. Je suis étonné que 33 soit figuré dans un système qui me paraît décimal. Est-ce une erreur, ou y a-t-il une explication qui m'échappe ?

Paul Bresson
Bayeux

Les signes employés pour écrire un chiffre (de 1 à 59) comportent bien des caractères qui représentent les dizaines et les unités. Mais la valeur d'un chiffre dépend de sa position dans un nombre et est toujours un multiple de 1, 60² (3 600), etc.

James Ritter
auteur de l'article,
« Les sources du nombre »

Et les maths modernes ?

J'ai lu avec plaisir le numéro intitulé *Voyage au pays des mathématiques*. Un seul regret : il manque un ou plusieurs articles sur les mathématiques contemporaines. Dommage que l'histoire s'arrête au milieu du 18^e siècle.

Jacques Ibert
Saint-Maurice

Crédits photographiques

Couverture : P. Vernier © Explorer, Paris. Couverture de dos : © Roland et Sabrina Michaud, Paris. Page 2 : © Iba N'Diaye, Paris. Page 3 à droite, 6 : *Courrier de l'Unesco*. Page 4 en haut, 5 : © A. Voznessenski, Moscou. Page 4 en bas : V. Savostianov © TASS, Moscou. Page 7 : © TASS, Moscou. Page 8 : © Benn, Paris. Pages 10-11 : © Institut d'Orient, Paris. Page 12 : © Charles Lénars, Paris. Page 13 : Boisberranger © Hoa Qui, Paris. Page 14 : Castro © ANA, Paris. Pages 15, 22 à droite : Huet © Hoa Qui, Paris. Pages 16, 18, 24-25 : Sioen © Cedri, Paris. Page 17 : © Roger Viollet, Paris. Page 19 : C. Kazor © Rapho, Paris. Pages 20-21 : © Gert Chesl, Schwaz, Autriche. Page 22 en haut : Renaudeau © Hoa Qui, Paris. Page 22 à gauche : Cassard © Hoa Qui, Paris. Page 23 : Pavard © Hoa Qui, Paris. Pages 24 en médaillon, 27, 38-39 en bas : © Dagli Orti, Paris. Page 26 : © Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris. Page 28 : Errath © Explorer, Paris. Page 29 : © J.L. Nou, Paris. Page 31 : Roland et Sabrina Michaud © Rapho, Paris. Page 32 : © Moghtader, Paris. Page 33 : G. Gerster © Rapho, Paris. Pages 34-35, 35 en médaillon : F. Hers © Cosmos, Paris. Page 34 : Claude Gonin, Paris. Pages 36-37 : Picou © A.A.A., Paris. Page 36 en bas : © Bibliothèque nationale, Paris. Pages 38-39 en haut © Centro de Arte Moderno, Fondation Calouste Gulbenkian, Lisbonne. Page 40 : G. Carde © Explorer, Paris. Page 42 : © Tous droits réservés. Page 43 en haut : Percheron, Artephtot, Paris. Page 43 en bas : © Dominique Fournier, Paris. Pages 44, 45 : © Ginsburg, Paris. Pages 46, 47 : Unesco — Arthur Gillette. Pages 48, 49 en haut : © F. Berthault, Bordeaux. Page 49 en bas : © E. Lerbeil.

Mensuel publié en 34 langues
et en braille
par l'Organisation des Nations Unies pour
l'éducation, la science et la culture.

31, rue François Bonvin, 75015 Paris, France

TÉLÉPHONE :

POUR JOINDRE DIRECTEMENT VOTRE CORRESPONDANT
COMPOSEZ LE 45. 68. ... SUIVI DES QUATRE CHIFFRES QUI
FIGURENT ENTRE PARENTHÈSES À LA SUITE DE CHAQUE NOM

Directeur : Bahgat Elnadi
Rédacteur en chef : Adel Rifaat

RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb
Français : Alain Lévêque, Neda El Khazen
Anglais : Roy Malkin, Caroline Lawrence
Espagnol : Miguel Labarca, Araceli Ortiz de Urbina
Arabe : Abdelrashid Elsadek Mahmoudi
Russe : Gueorgui Zéléline
Etudes et recherches : Fernando Ainsa
Unité artistique, fabrication : Georges Servat
Illustration : Ariane Bailey (46.90)
Documentation : Violette Ringelstein (46.85)
Relations éditions hors Siège : Solange Belin
Relations avec le public : Claudie Duhamel (45.86)
Secrétariat de direction : Annie Brachet (47.15),
Mouna Chatta
**Éditions en braille (français, anglais, espagnol et
coréen) :** Marie-Dominique Bourgeois (46.92)

ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe : Alexandre Melnikov (Moscou)
Allemand : Werner Merkli (Berne)
Italien : Mario Guidotti (Rome)
Hindi : Ganga Prashad Vimal (Delhi)
Tamoul : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Persan : H. Sadough Vanini (Téhéran)
Néerlandais : Paul Morren (Anvers)
Portugais : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Turc : Mefra Ilgazer (Istanbul)
Ourdou : Hakim Mohammed Saïd (Karachi)
Catalan : Joan Carreras i Martí (Barcelone)
Malais : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)
Coréen : Paik Syeung Gil (Séoul)
Kiswahili : Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)
Croato-serbe, Macédonien, Serbo-croate,
Slovène : Bozidar Perkovic (Belgrade)
Chinois : Shen Guofen (Beijing)
Bulgare : Goran Gotev (Sofia)
Grec : Nicolas Papageorgiou (Athènes)
Cinghalais : S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)
Finois : Marjatta Oksanen (Helsinki)
Suédois : Manni Kössler (Stockholm)
Basque : Gurutz Larrañaga (San Sebastian)
Thaï : Savitri Suwansathit (Bangkok)
Vietnamien : Dao Tung (Hanoi)
Pachto : Zmarai Mohaqiq (Kaboul)
Haoussa : Habib Alhassan (Sokoto)
Bangla : Abdullah A. M. Sharafuddin (Dacca)

VENTES ET PROMOTION

Responsable : Henry Knobil (45.88), **Assistante :** Marie-
Noëlle Branet (45.89), **Abonnements :** Marie-Thérèse
Hardy (45.65), Jocelyne Despouy, Alpha Diakité, Jacqueline
Louise-Julie, Manichan Ngonkeo, Michel Ravassard,
Mohamed Salah El Din,
Liaison agents et abonnés : Ginette Motreff (45.64),
Comptabilité : Liliane Tasch (45.66),
Projets culturels : Ricardo Zamora-Perez (45.80),
Magasin : Hector Garcia Sandoval (47.50)

PUBLICITÉ

Publilat : 17, Boulevard Poissonnière, 75002 Paris.
Tél : 40.26.51.26

Directeur commercial : Benoît Rosier
Directeur de la publicité : Danièle Michelet

ABONNEMENTS

Tél. : 45.68.45.65

1 an : 126 francs français. 2 ans : 234 francs.

Pour les pays en développement :

1 an : 99 francs français. 2 ans : 180 Francs

Reproduction sous forme de microfiches (1 an) : 85 francs.

Reliure pour une année : 68 francs

Paiement par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre
de l'Unesco.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition
d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits
du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois
justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos
non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande.
Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils
sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant
dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non
pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des
articles et les légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les frontières
qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas
reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies. »

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France)

DEPOT LEGAL - C1 - FEVRIER 1990

COMMISSION PARITAIRE N° 27253 - DIFFUSÉ PAR LES N M P P

Photocomposition : Le Courrier de l'Unesco. Photogravure-impression :
Mausy-imprimeur S.A., Z.I. route d'Etampes, 45330 Malesherbes

ISSN 0304-3118

N° 2 - 1990 - OPI - 90 - 3 - 477 F

Ce numéro comprend 52 pages et un encart publicitaire de 4 pages
situé entre les pages 10-11 et 42-43.

statistical yearbook annuaire
estadístico 1989
statistique



Vient de paraître

Tableaux de référence
Éducation
Dépenses de l'enseignement
Science et technologie
Bibliothèques
Edition de livres
Journaux et autres
périodiques
Papier culturel
Archives
Musées et institutions
similaires
Film et cinéma
Radiodiffusion sonore et
télévision
Commerce international
en matière d'imprimés

1064 pages
ISBN 92-3-002561-5
350 francs français

Just published

Reference tables
Education
Educational expenditures
Science and technology
Libraries
Book production
Newspapers and other
periodicals
Cultural paper
Archives
Museums and related
institutions
Film and cinema
Radio and television
broadcasting
International trade in
printed matter

1,064 pages
ISBN 92-3-002561-5
350 French francs

Acaba de aparecer

Cuadros de referencia
Educación
Gastos de la educación
Ciencia y tecnología
Bibliotecas
Edición de libros
Periódicos y otras
publicaciones periódicas
Papel cultural
Archivos
Museos e instituciones
similares
Películas y cines
Radiodifusión sonora y
televisión
Comercio internacional de
impresos

1064 páginas
ISBN 92-3-002561-5
350 francos franceses

**LES PRESSES
DE L'UNESCO**
services des ventes
THE UNESCO PRESS
sales division
**LA EDITORIAL
DE LA UNESCO**
servicios de ventas

**7, Place de Fontenoy
75700 Paris, France**

